

Vivarai



Un étrange palmier

Un obus, destiné aux troupes allemandes, a éclaté dans le canon d'une pièce lourde soviétique, déchiquetant le tube qui, désormais, ressemble à quelque cocotier bizarre

Cliché du correspondant de guerre Jigen Pk

Signal

Lisez dans le 1^{er} numéro de Novembre

La guerre contre l'U. R. S. S.

PAGES

Le Dnieper franchi

Reportage dramatique des correspondants de guerre allemands sur la traversée du large fleuve par les vedettes d'assaut 11

Main dans la main comme il y a 25 ans

Les Hongrois se battent dans un secteur de l'Est. Reportage par notre correspondant de guerre Grossmann 6

Après la bataille...

A l'Est, les aviateurs allemands survolent les champs déserts où se déroulèrent les combats 20

Vive la liberté!

Les prisonniers de guerre ukrainiens libérés, regagnent leurs foyers, 8

Avions allemands sur le front de Finlande

Photo en couleur du front de la toundra 9

Descente forcée

Un aviateur soviétique contraint de sauter en parachute 22

Routes du front

Le peintre de guerre Hans Liska, dessinateur de «Signal», a composé un document en couleur qui présente la tâche géante des services allemands de l'arrière 28

La guerre contre l'Angleterre

Le général Temps déserte le camp anglais

Un exposé de «Signal» sur un facteur qui ne joue plus comme autrefois 4

A bâbord... 10.000 tonnes!

Une école allemande pour les équipages de sous-marins 15

Pêche aux pêches en Afrique

Une plaisante aventure sur les côtes de Cyrénaïque, présentée en couleur, par notre correspondant de guerre Kenneweg 10

D'EUROPE

Ennemi public n° 1

L'offensive du doryphore a été contenue aux frontières du Reich 38

D'Allemagne

Avec tambour et trompette

Le secret des musiques militaires 26

Une femme sculpteur

..... 38

De Belgique

«Signal» présente: Félix Timmermans, le Flamand, peintre et poète 28

Du Danemark

Modes d'hier, mode d'aujourd'hui

Une page en couleur, pour vous, Mesdames 39

D'ASIE

De Turquie

Le voile est tombé... à regret peut-être 32

D'Indochine

Indochine, pays de l'abondance et du mystère 44

La chronique scientifique

Le docteur vous dit 48

Le conte de «Signal»

Un Monsieur de Calcutta

Nouvelle d'Hélène de Ssachno illustrée par K. F. Brust 27

Pour vous distraire

«Alors, il faut tout dire...?»

demande Manfred Schmidt, le caricaturiste, qui nous raconte sa vie, 41

et d'autres illustrations en noir et en couleur, de tout premier intérêt

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG, BERLIN

Gerhard Thimm

Ce que j'ai vu à Moscou

Version 1941

Jusqu'à la déclaration de guerre du 22 juin 1941, l'auteur de cet article, journaliste allemand, a été correspondant à Moscou. Dans les lignes qui suivent, il fait part des impressions qu'il a éprouvées, çà et là, pendant son séjour dans la capitale de l'U.R.S.S.

CELUI qui, venant d'Europe occidentale, débarque pour la première fois à Moscou, a la sensation assez désagréable de s'être égaré dans un monde étrange. Ce n'est du reste pas parce que la ville, avec ses quatre millions d'habitants, se trouve à mi-chemin entre l'Asie et l'Europe; mais parce que, dans cette capitale qui domine un septième de la surface du globe, règne l'ambiance d'une vie uniquement prolétarienne. Prendre contact avec une ville immense dont toute la population circule en vêtements vieux et usagés, dont les femmes se montrent dans des robes confectionnées sans goût, cela peut, les premiers jours, éveiller quelque intérêt; mais à la longue on finit par s'en inquiéter. On commence à scruter les physionomies dans tout ce courant humain dont la masse envahit les rues, à la recherche de la provende quotidienne; et l'on discerne toujours les mêmes figures allongées et, depuis des années, endurcies aux événements, les mêmes traits qui ont répandu la monotonie sur toute cette foule en éliminant tout caractère, en supprimant tout signe de vie intellectuelle, en tuant même la beauté. La beauté? Par-ci, par-là, on remarque la robustesse d'une toute jeune fille de la dernière génération; mais c'est en vain qu'on chercherait, dans la physionomie figée des momies moscovites, le fameux charme de la femme slave, presque proverbial en Europe avant la guerre de 1914.

L'isolement des étrangers

La masse humaine, indifférente, se bouscule dans le métro, dans les tramways. Son intérêt s'éveille de temps à autre, lorsqu'un camarade vient de faire une acquisition, par exemple; on lui demande où il s'est servi. Les gens sortent de leur apathie, parfois, pour considérer un étranger, dont la tenue soignée attire le regard. Mais il faut avoir passé plusieurs mois à Moscou pour se rendre compte que le bolchevisme n'a pas encore réussi à tuer chez tous ces sujets prolétariés les qualités essentielles du peuple russe de jadis, son affabilité naturelle, et surtout cette extrême tolérance qui lui fait accepter choses et gens comme ils sont.

Comment le voyageur pourrait-il se rendre compte de cela? Le gouvernement des Soviets n'a aucun intérêt à rapprocher étranger et indigène. Bien au contraire, pour préserver le premier de tout contact avec la population, les dirigeants ont réussi, par tous les moyens, à isoler des quatre millions de Moscovites.

Le système était très simple. Dans les quelques rares restaurants, au goût de l'Européen occidental, les clients russes qui se mettaient à la table d'un étranger étaient tout simplement priés de choisir une autre place. Si la demande du maître d'hôtel ne suffisait pas, le directeur faisait comprendre à son compatriote qu'il devait sans doute

chercher à se faire engager comme espion, car quelle autre raison pouvait-il invoquer à l'appui de son désir d'être à cette table! Et c'était toujours un moyen efficace. Le client russe était loin d'être animé de telles intentions; mais il savait que le personnel de l'hôtel agissait sur l'ordre de la Guépéou, et nul ne se souciait d'avoir à faire à cet organisme.

C'était la même chose pour toutes les relations qui auraient pu se nouer entre Russe et étranger. Celui-ci, dont les rapports avec un ami de Moscou se prolongeaient, pouvait être assuré que ce dernier appartenait à la Guépéou, soit qu'il fût déjà au service de l'office au moment de leur présentation, soit qu'il eût été contraint, quelques jours plus tard, d'en devenir l'agent. C'était là une condition nécessaire pour que leur amitié persistât. La meilleure des preuves en était le changement d'attitude du Moscovite qui, prudent et réservé lors des premiers entretiens, s'affichait ensuite avec son ami.

Cette «autorisation» des relations avec les étrangers formait la base d'un système de surveillance qui fonctionnait aussi bien dans les cercles artistiques que dans les quatre établissements de l'«Intourist». Les agents en étaient de jeunes femmes, parlant plusieurs langues, et fréquentant le hall des hôtels. Pour les étrangers de qualité et pour les journalistes, il existait une «Société pour les relations culturelles» (Woks) qui, par de rares manifestations, semblait justifier son titre. En réalité, les rapports entre la presse et le commissariat des Affaires étrangères se bornaient à des visites officielles; cependant la diplomatie, dans les derniers temps, s'était hasardée, avec prudence, à organiser quelques réceptions. Mais du côté russe il n'y avait qu'une grande solennité mondaine: c'était le 7 novembre de notre calendrier, l'anniversaire de la révolution d'octobre. Le commissariat des Affaires étrangères invitait le corps diplomatique en entier et les journalistes étrangers à la Maison des Hôtes du gouvernement soviétique. Ce jour-là, on avait l'occasion de voir de près les gros bonnets du gouvernement, sauf Staline qui ne se montrait jamais, et de rencontrer à tables quelques artistes.

Cette attitude bizarre finissait par séparer complètement les étrangers dans Moscou. Ceux qui y demeuraient des mois finissaient par se résigner; et c'est ainsi qu'ils observaient, d'eux-mêmes, cet isolement parmi les éléments locaux, et que désirait le gouvernement soviétique. Mais, pourquoi ce désir? On ne voulait sans doute pas que l'étranger pût, par des relations privées, connaître la façon de vivre et les pensées du citoyen soviétique. Aucune autre réponse à la question n'est possible.

Suite page 36



Prêt! - Feu!...

Les artilleurs sont à leur poste, exacts dans leurs gestes comme un mécanisme de précision. Ils sont, avec leur pièce revenus victorieux de Pologne et de France. Maintenant, les voilà à l'Est, au cœur du pays ennemi, face à l'adversaire. Obus après obus, la pièce tire, comme à la manœuvre. L'infanterie a confiance dans l'artillerie pour lui préparer la besogne, et le commandement sait qu'il peut compter sur ses canonniers. Cliché: Correspondant de guerre Bauer de la PK



LE GÉNÉRAL TEMPS

DÉSERTE LE CAMP ANGLAIS

La guerre actuelle a, sur bien des points, ouvert de nouveaux horizons. Elle a bouleversé les principes stratégiques enseignés depuis des années dans les écoles militaires des grandes puissances; elle a démodé l'art de combattre qu'on avait appris durant les quatre années du conflit mondial. Les anciennes leçons de la guerre ont été totalement modifiées. Des forces nouvelles ont transformé le système militaire. Les deux années qui viennent de s'écouler ont montré l'erreur de dogmes infailibles: la ligne Maginot invincible; la stabilité des fronts; l'invulnérabilité des grands navires de guerre aux attaques aériennes... Les facteurs anciens perdaient sans cesse leur valeur, tandis que jouaient les coefficients nouveaux. La guerre actuelle se déroulait sur d'autres bases, et maintenant encore, une vieille loi tend à se montrer caduque: «Le temps ne travaille plus pour l'Angleterre.»

Le «général Temps», un vieil allié

Le «général Temps» faisait partie de cette vieille garde de «général» que l'Angleterre avait mis en réserve au moment de son entrée en campagne, et qui devaient, en premier lieu, remplacer les déficits en soldats. Les espoirs de la Grande-Bretagne reposaient sur lui; c'était le plus sûr de tous les tacticiens. Pourtant, quand se déclenchèrent les guerres éclairs en Pologne ou en France, on avait l'impression que le «général Temps» allait donner sa démission. Mais maintenant que l'Angleterre et l'Allemagne abordent la troisième année de guerre, ne retrouve-t-on pas le «général Temps» en première ligne? Ne peut-on fonder de nouveaux espoirs sur cet allié, le plus vieux et le plus commode auxiliaire des Anglais? Les résultats de vieux calculs seraient-ils encore justes?

Si cette guerre se déroulait selon la volonté anglaise, il est certain qu'ils le seraient; mais, dès le début, les Anglais n'ont pas eu l'initiative des opérations. Au premier mois de guerre, le blocus n'était pas intégral; l'économie allemande n'était pas affaiblie; il n'était pas question d'une guerre de matériel; on ne voyait pas se créer de

fronts rigides. L'Allemagne, éduquée par l'expérience de la guerre mondiale, avait si bien ordonné son économie vitale, en la basant sur l'autarchie, que le blocus ne put toucher le Reich et que le temps n'eut aucune prise sur ses mesures. Bien mieux, chaque heure qui s'écoule consolide sensiblement la position de l'Allemagne au lieu de l'affaiblir. Les exemples que fournissent le charbon et le fer, facteurs principaux de l'industrie des armements, éclairent particulièrement la question:

Production de fer sur le territoire allemand

(calculée sur la base des chiffres de production de 1938)

	FER millions de tonnes	ACIER BRUT millions de tonnes
Début de la guerre (Ancien Reich allemand, Marche de l'Est et Protectorat...)	15,4	25,1
1939. — Après la campagne de Pologne...	+ 0,9 16,3	+ 1,5 26,6
1940. — Après la campagne de l'ouest (Hollande, Belgique, Luxembourg, France)...	+ 38,4 54,7	+ 9,9 36,5

Dans ce tableau ne sont pas compris les apports de minerais suédois et norvégiens, dont l'importation a été définitivement assurée par la campagne de Norvège, et qui atteignaient, en 1938, 10,2 millions de tonnes, ni les quantités incommensurables de ferraille trouvées sur les champs de bataille de l'Est et de l'Ouest, ni les récupérations industrielles de déchets métalliques, en territoire occupé.

Voyons maintenant la production du charbon et du coke, de première importance pour la transformation des minerais et pour l'industrie des armements.

Production de charbon en territoire allemand

(chiffres de 1938)

	HOUILLE millions de tonnes	COKE millions de tonnes
Début de la guerre (Ancien Reich allemand, Marche de l'Est et Protectorat...)	200,2	46,0
1939. — Après la campagne de Pologne...	+ 38,1 238,3	+ 2,0 48,0
1940. — Après la campagne de l'ouest (Hollande, Belgique, Luxembourg, France)...	+ 90,0 328,3	+ 12,0 60,0

L'influence du «général Temps» sur la production et l'importation en Allemagne des deux matières premières essentielles pour l'armement a donné les résultats suivants: la quantité de minerai de fer a plus que triplé la récupération métallique s'est améliorée considérablement, et la production d'acier brut, de houille et de coke a augmenté dans de grandes proportions.

Il faut également mentionner le fait que le ravitaillement de l'industrie allemande de l'aluminium, si capital pour l'aviation, a été renforcé par les apports de bauxite française; c'est en France que sont situés les plus grands gisements d'Europe.

A cela s'ajoute encore l'importante production industrielle des régions qui, à la suite des opérations militaires,

sont désormais à la disposition de l'Allemagne, par exemple les fonderies et les usines de Haute-Silésie, à l'abri des bombes anglaises. Il ne faut pas sous-estimer cet accroissement des moyens industriels dû à la guerre; car non seulement le nombre des usines-mises au service de l'Allemagne a augmenté; mais le secteur du domaine de la production allemande est devenu plus étendu et les dangers minimes, à craindre de la R.A.F., s'en trouvent amoindris. Alors que les régions industrielles anglaises se pressent sur un territoire relativement restreint, les usines au service de l'Allemagne sont échelonnées sur des espaces gigantesques, que la guerre a encore augmentés. La production anglaise de houille (232 millions de tonnes), de coke (13 millions de tonnes), de minerai de fer (12,1 millions de tonnes) et d'acier brut (10,7 millions de tonnes) ne s'est très probablement pas améliorée pendant ce même laps de temps. Il est vraisemblable que les attaques acharnées de la Luftwaffe sur les centres de la production britannique, le manque de main-d'œuvre et la désorganisation en ont abaissé le niveau.

Le problème des denrées alimentaires

Ce tableau pourrait être partial. Quelle est donc la situation de l'Allemagne dans le domaine de la production agricole?

Ici, également, la situation s'est profondément modifiée si on la compare à celle de la Grande Guerre. Contrairement à ce qui se passa à cette époque, où le temps travaillait contre nous, le Reich n'est plus logé à l'étroit sur une petite superficie entourée d'armées combattantes.

Jamais, pendant la guerre actuelle, l'Allemagne n'a été réellement encer-

«L'Angleterre perd toutes les batailles, sauf la dernière!» «L'Angleterre a le souffle plus long qu'aucune autre nation; le temps est de son côté». Ces slogans de 1914 nous ont encore été ressassés depuis le début de la guerre actuelle. Mais l'histoire n'est pas un éternel recommencement. Dans les lignes qui suivent «Signal» expose comment les rôles ont été intervertis et pour qui le «général Temps» travaille

Encore une illusion

britannique qui s'envole!

par Wilhelm Lorch

Dessins de Malachowski (1), Seeland (3)

clée ou coupée de toutes relations importantes. Elle est plutôt le centre vital d'une Europe qui, sauf aux frontières de l'est, a cessé le combat et repris le travail, suivant les directives données par le Reich, avec l'aide des Allemands, et dans le but de mobiliser toutes les forces du continent.

La vraie grandeur de ces forces continentales est du reste trop ignorée. Concurrencée par des importations à bon marché d'outre-mer, menacée par la mévente et le manque de crédits, affaiblie par le défaut d'organisation et d'énergie, la production européenne d'avant-guerre ne correspondait en rien aux possibilités réelles de l'Europe. Si le continent veut utiliser les réserves économiques inexploitées, la production et le ravitaillement, considérés d'un point de vue autarchique, peuvent être améliorés de façon certaine.

C'est principalement le rendement agricole qui s'accroîtrait. La culture des terrains en friche, une répartition rationnelle des différentes cultures, une intensification des exploitations, l'application de nouvelles méthodes peuvent entraîner, en un temps relativement court, une surproduction notable. Ces possibilités ont été chiffrées par les spécialistes allemands, en mettant en comparaison les récoltes moyennes des années 1929 à 1933 :

CHIFFRES EN QUINTAUX

En	BLE	ORGE	POMMES de terre
Allemagne...	21,7	20,1	156,1
France...	15,5	14,8	110,0
Pologne...	11,8	12,1	112,7
Norvège...	16,2	18,8	185,5
Espagne...	9,2	12,2	116,30
Hongrie...	13,5	14,1	62,0
Yugoslavie...	11,6	13,4	49,3
Roumanie...	11,1	9,6	58,9
Roumanie...	9,6	10,3	91,1

Dans ce domaine, il est vrai, le « général Temps » ne peut pas encore accomplir de miracles. L'agriculture roumaine nous fournit un exemple pratique concernant la rapidité et l'étendue de ces possibilités d'accroissement. D'après les statistiques du ministère roumain de l'Economie, les améliorations ont été les suivantes :

Accroissement des superficies cultivées (en hectares)

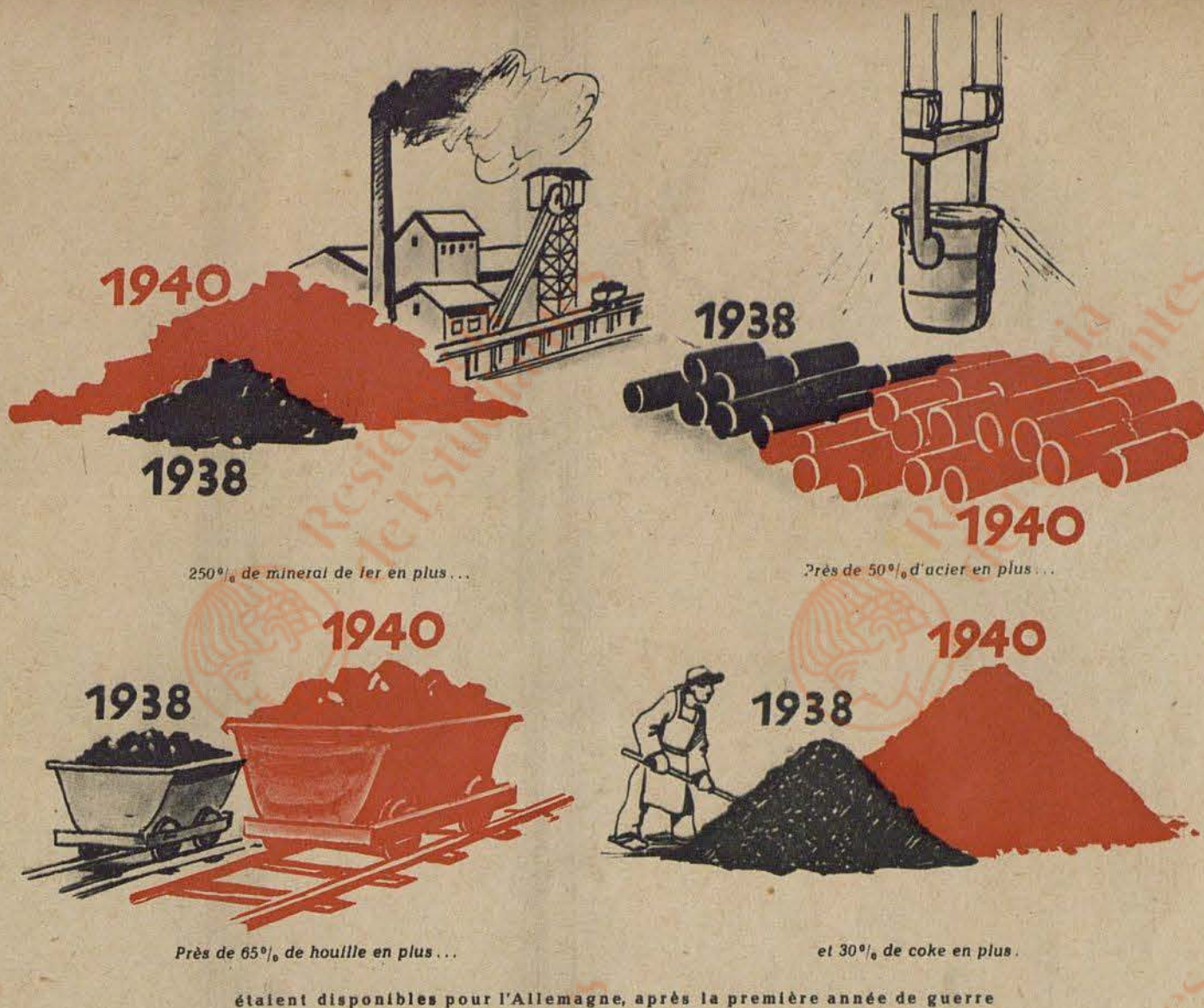
	1939/40	1940/41
Blé...	de 2,35	à 2,62
Haricots...	0,03	0,06
Pois...	0,06	0,12
Tournesol...	0,15	0,30
Betteraves à sucre...	0,04	0,06

Accroissement des récoltes (en wagons)

	1939/40	1940/41
Blé...	de 136,000	à 245,000
Haricots...	8,800	17,300
Pois...	7,000	14,000
Tournesol...	13,300	27,000
Betteraves à sucre...	51,200	98,000

De telles augmentations étaient et sont toujours possibles, car la vente de la totalité de la production est assurée à des prix laissant place à un bénéfice raisonnable; en outre, les pays intéressés reçoivent de l'Allemagne une aide en équipement agricole. Rien que dans la deuxième année de guerre le Reich a fourni à la Roumanie près de 1.000 tracteurs, 200 batteuses et quantités d'autres matériels tels que 50 installations d'écumage, 50 machines pour la fabrication du beurre, destinés à de nouvelles laiteries roumaines, ou à des exploitations qui devaient être modernisées.

La Roumanie n'a été citée qu'à titre d'exemple. Au sud-est et au nord de l'Europe, en Pologne et dans les Pyrénées, partout la charrue éventre



de nouvelles terres. Les terrains incultes ont disparu de France. La flotte de pêche danoise est en train de se moderniser. Chaque automne apporte à l'Europe une moisson sans cesse plus abondante. Si paradoxal que cela puisse paraître, si la guerre durait encore dix ans, la production européenne se serait tellement intensifiée que le ravitaillement de tout le continent serait, en fin de compte, encore mieux assuré à l'issue de cette période.

Que peut le « général Temps » pour l'Angleterre ?

Si le temps favorise la production européenne et, en corollaire, accroît la force continentale, l'Angleterre par contre, ne profite pas de ce facteur dans une semblable mesure. Le rendement des usines d'armement anglais a des limites qui ne peuvent pas être dépassées. Les installations font défaut et la main-d'œuvre manque. Une île de 40 millions d'habitants est incapable de se mesurer à un puissant continent économique. On sait très bien, en Angleterre, qu'il est impossible au Royaume-Uni de faire face à toutes les exigences. Si le gouvernement mobilise les soldats, les ouvriers manquent; l'industrie a besoin d'effectifs et les travailleurs agricoles sont en nombre insuffisant pour assurer la petite récolte de la métropole; quand les usines d'aviation réclament du personnel, l'industrie du charbon en souffre. Et il en va de même dans tout le domaine de l'industrie. Pendant ce temps-là, la flotte marchande au service de la Grande-Bretagne perd, de jour en jour, un tonnage sensible; les matières premières manquent de plus en plus et l'exportation, capitale pour assurer le crédit, diminue également.

Un facteur qui semble s'opposer à ces constatations, et qui pourrait faire croire à l'aide efficace du général Temps, c'est le secours que l'Amérique peut apporter à l'Angleterre. Mais son importance est loin d'être décisive. Mise à part l'insécurité des livraisons des

Etats Unis, il faut bien se rendre à l'évidence: jamais les productions américaines et anglaises de matériel de guerre ne pourront devenir supérieures à celles de l'Allemagne, basées sur toute l'Europe. Bien des gens, en Angleterre se sont déjà parfaitement rendu compte de cette vérité.

M. Philip Helwilt-Myring, dans la lettre que publie le Times du 28 août

1941, expose la question dans ce sens :

« Actuellement l'aide que nous envoie l'Amérique ne peut être, même par l'esprit le plus fantaisiste, considérée comme formidable; et nous n'avons pas la moindre certitude que ce secours deviendra efficace cette année, l'année prochaine, ou même quelque jour. Des stupidités comme: « Il nous suffira de contenir Hitler jusqu'à ce que les livraisons américaines nous permettent de gagner la guerre » ne doivent plus être énoncées. »

Par contre, le temps aura encore un autre effet sur l'économie de la Grande-Bretagne. Elle deviendra de plus en plus pauvre. Elle devra se défaire de ses possessions d'outre-mer les unes après les autres. La guerre anglaise absorbera les unes après les autres les réserves métalliques de sa finance. Examinons, avec chiffres précis à l'appui, l'influence du général Temps sur la richesse britannique :

Années budgétaires	Déficit du budget
1938/39	128.000.000 de livres
1939/40	768.000.000 »
1940/41 (prévisions)	1.900.000.000 »

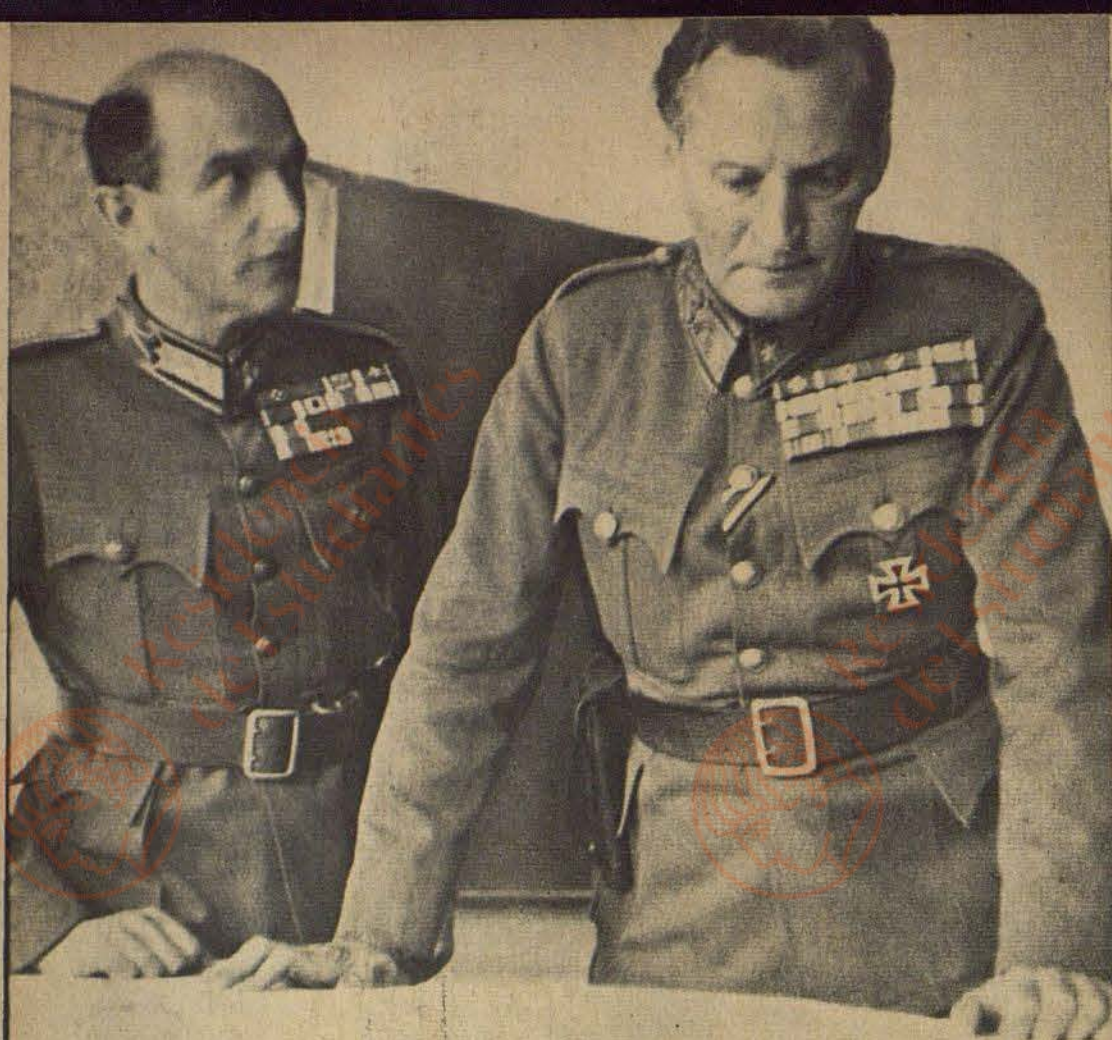
On constatera l'accroissement constant du déficit.

Le temps, générateur des « illusions infinies », comme a dit le génial Clausewitz, a été jadis une arme qui servit encore pendant la Grande Guerre.

Aujourd'hui cette arme a perdu son efficacité vis-à-vis d'une Allemagne qui se trouve au centre vital d'une Europe secouée de sa torpeur, au centre d'un vaste espace aux forces économiques puissantes. Mais on ne s'aperçoit pas de cela en Angleterre; on ne veut pas le voir; on se cramponne aux « illusions infinies »; on fait toujours confiance au « général Temps », ce vieux stratège qui ne peut plus servir, qui a coûté à la Grande-Bretagne, bien plus cher que tout autre général, dans n'importe quel autre pays du monde et qui, depuis longtemps déjà, ne combat plus pour l'Angleterre...



L'exemple de la Roumanie: La superficie des terres cultivées en blé, haricots, pois, tournesol, betteraves a progressivement augmenté. Les récoltes, dans certains cas, ont à peu près doublées (vin de Seeland)

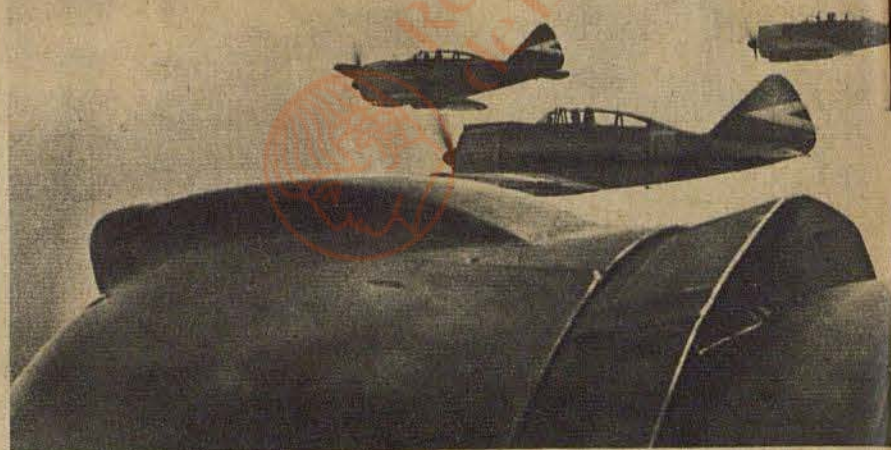


Derrière les lignes, j'ai rencontré, à son quartier général, le commandant en chef des forces alliées, le général von M. Son chef d'état-major, le colonel Z. m'exposa en quelques mots la situation. Les deux officiers avaient déjà combattu, en Russie, durant la Grande Guerre; par la suite, je devais encore rencontrer de nombreux officiers qui reconnaissaient les terrains où ils avaient lutté, vingt ans auparavant.

Main dans la main comme il y a vingt-cinq ans

Les Hongrois entrent dans la lutte

NOTRE correspondant de guerre Grossmann, a pris part, pendant quelque temps, aux combats qui se sont déroulés dans le secteur hongrois du front oriental. Comme elles l'ont fait pendant la Grande Guerre, les troupes alliées combattent, main dans la main, avec leurs camarades allemands. Le corps hongrois a affronté de rudes combats à la bataille d'Ouman et près de Nicolaïev, où son action assura la prise de la ville.



L'aviation de chasse protège l'avance de nos troupes. L'aviation hongroise est de création récente; mais elle s'est comportée de façon éclatante au baptême du feu. J'ai vu, de mes yeux, ses chasseurs descendre 15 Ratas, au moment où les tanks allemands forçaient le passage du Dnieper, malgré tous les efforts des dernières réserves aériennes soviétiques.

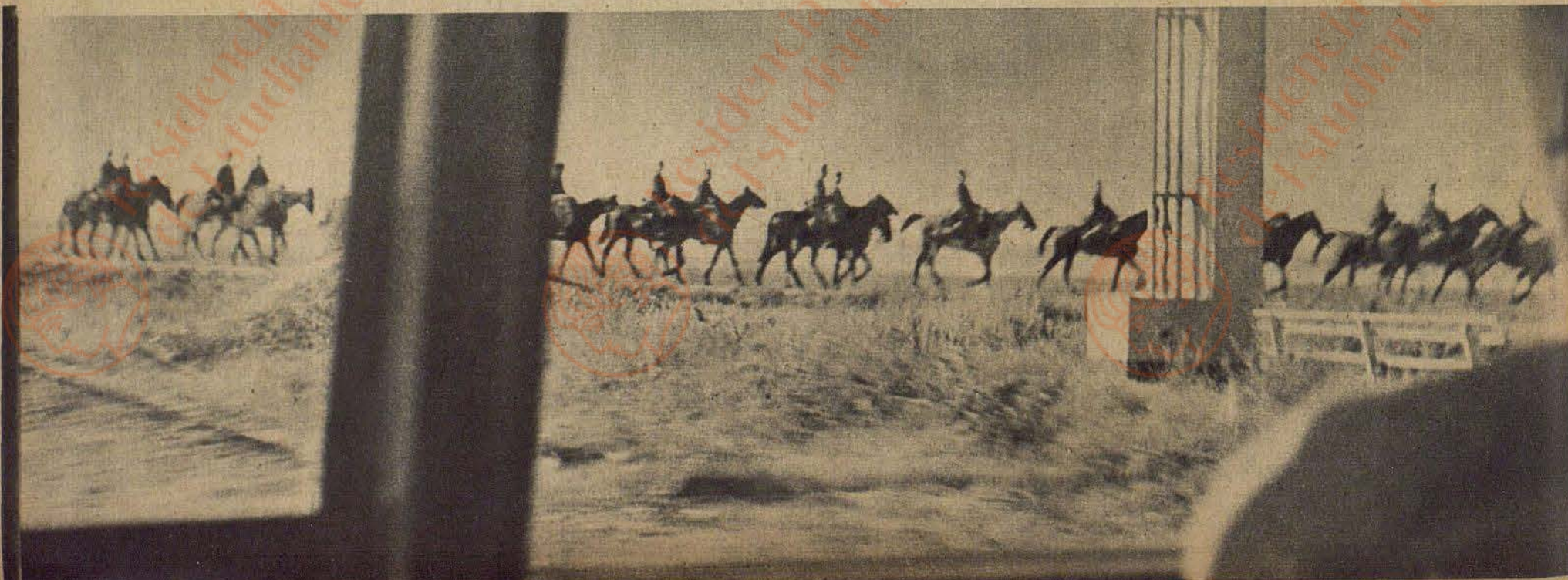


Les troupes hongroises savent marcher. Sur la route qui conduit aux éléments avancés, dans le secteur hongrois, nous dépassons un bataillon qui, par marches forcées, avait atteint les premières lignes. L'infanterie hongroise a, depuis le début de la guerre, couvert plus de douze cents kilomètres, douze cents kilomètres de combats et de victoires.



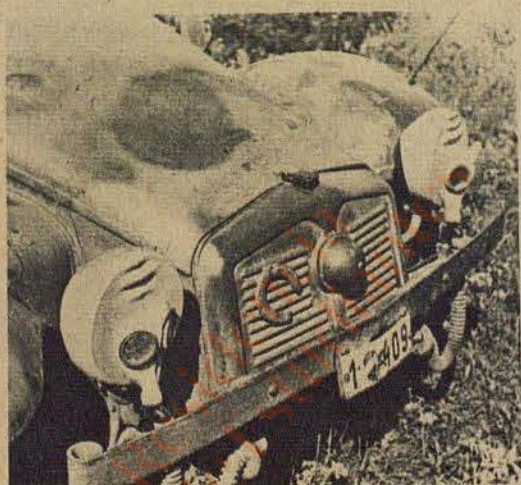
Avant l'attaque des positions ennemies du Dnieper, je faisais partie de l'équipage qui a survolé le fleuve. Ordre avait été donné de bombarder les batteries ennemies repérées. Lendemain, en examinant les photos de l'avion de reconnaissance, nous avons vu que des douze batteries reconnues, huit avaient été détruites, ainsi qu'une ligne de chemin de fer.

La cavalerie devient l'infanterie montée. Ma surprise était grande de voir une cavalerie aussi nombreuse. Je devais me rendre compte qu'en maints endroits, les unités motorisées pataugeaient dans la boue sans fond, et que la cavalerie jouait alors un rôle décisif. Cette infanterie moderne, rendue mobile grâce au cheval, sur les terrains les plus difficiles, dispose de toutes les armes lourdes, d'éléments blindés, et de défense anti-chars.



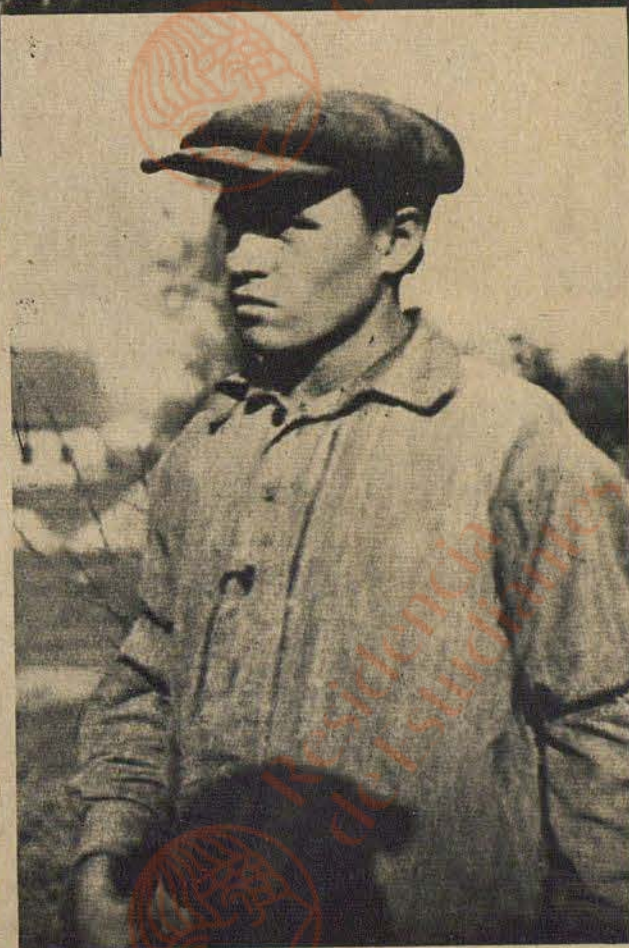
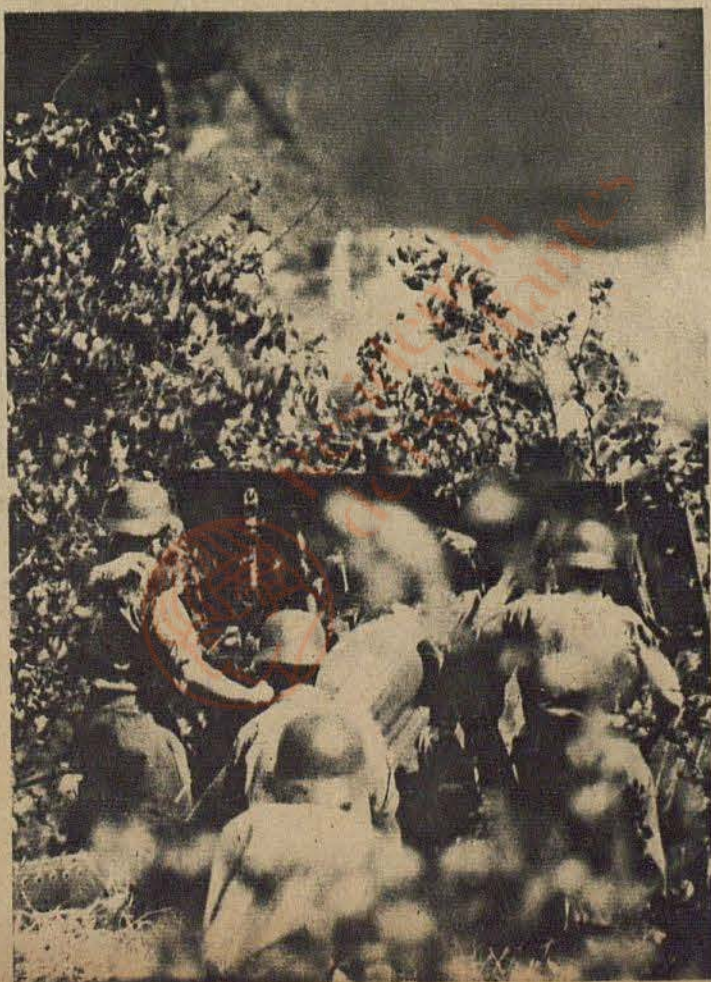


Guérillas à la Molotov. Dans leurs communiqués, les Soviétiques se vantent d'avoir trouvé une nouvelle manière pour la guerre d'embuscade. Mais il faut y voir un signe avant-coureur de leur ruine prochaine, bien plus qu'une « innovation » tactique qui s'avérerait supérieure à la nôtre. Avec deux tanks, nous fonçâmes sur un terrain propice à ce genre de combat. L'ennemi y avait disposé de petites unités. Bien peu de ces hommes étaient en uniforme, mais la plupart avaient revêtu des habits civils, crasseux, de vraies tenues de brigands; et ils tentèrent de nous intimider avec leurs armes de gangster. Tous tombèrent, sauf un...



Un écran anti-solaire original: des masques à gaz soviétiques, comme on peut le voir à la voiture d'une formation territoriale, présentée sur la photo. D'innombrables quantités de canons, de mitrailleuses, de fusils et de pistolets-mitrailleurs, en un mot, du matériel de guerre de toutes sortes, ont été capturés par nos alliés victorieux. Clichés du correspondant de guerre Grossmann. PK

Une batterie hongroise bien camouflée. Bien que j'eusse une bonne carte et toutes les indications, j'ai eu toutes les peines à repérer la batterie de 150 qui s'était dissimulée dans un bosquet.



... Comme il se sauvait, il tomba dans les mains d'une patrouille d'avant-garde. Il avait dix-neuf ans et ignorait pourquoi et pour qui il se battait. Ses classes avaient duré quinze jours qu'il aurait préféré passer chez lui. On peut voir, en lui, le type de l'espion, qui traversait la rivière, de nuit, et qui, confondu dans la masse des réfugiés, tentait de remplir sa mission.



Combien de femmes ukrainiennes ont fait des centaines de kilomètres, qui à pied, qui dans des carrioles rustiques, pour se rendre au camp où leur mari était prisonnier de guerre, et bien souvent pour le ramener avec elles au pays !

Vive la liberté!

Les prisonniers de guerre Ukrainiens regagnent leurs foyers



De nouveaux trains de prisonniers viennent d'arriver, et les femmes guettent au-dessus de la barrière afin de découvrir, de très loin, le mari, le frère ou le fils qu'elles avaient eu tant de peine à trouver



«Tu n'as pas vu Mykola Krawchenko!» Un Ukrainien libéré est assailli de tous côtés. Chacun veut avoir des nouvelles de ses proches



«Adolf Hitler vous libère!». C'est ce qu'un interprète du camp vient de crier à ses camarades. Ce sont alors des cris désordonnés qui lui répondent, et chacun, fou de joie, agite à bout de bras sa fiche de libération



Au son d'un orchestre rapidement improvisé, les Ukrainiens libérés se dirigent vers la gare. Dans trois ou quatre jours ils seront rentrés chez eux, et ils pourront se consacrer à la reconstruction de leur patrie

Le retour. Une scène qui se répète bien des fois chaque jour: un cri de joie, une étreinte passionnée, des baisers, des larmes. Et les autres, ceux qui attendent encore, y puisent le courage nécessaire à la patience Clichés: Artur Grimm-PK

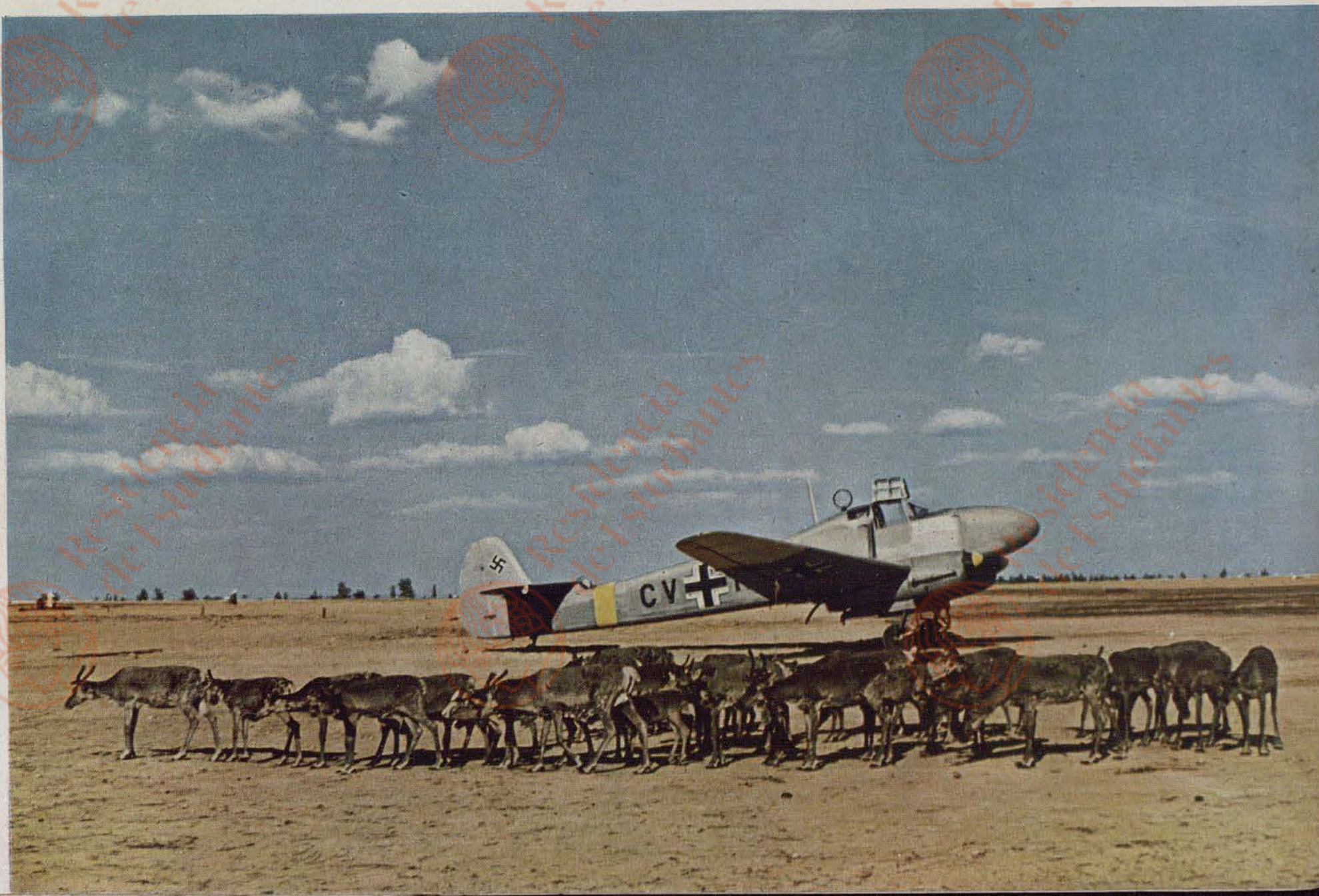




Un avion de reconnaissance allemand vient de lancer un message aux troupes qui progressent. Pendant que, carte en main, son passager essaie de s'orienter dans l'infini monotone de la toundra finlandaise, le motocycliste, guidé par le panache de fumée qui s'en échappe, se met à la recherche de la boîte contenant le renseignement. Cliché: Grosse-PK.

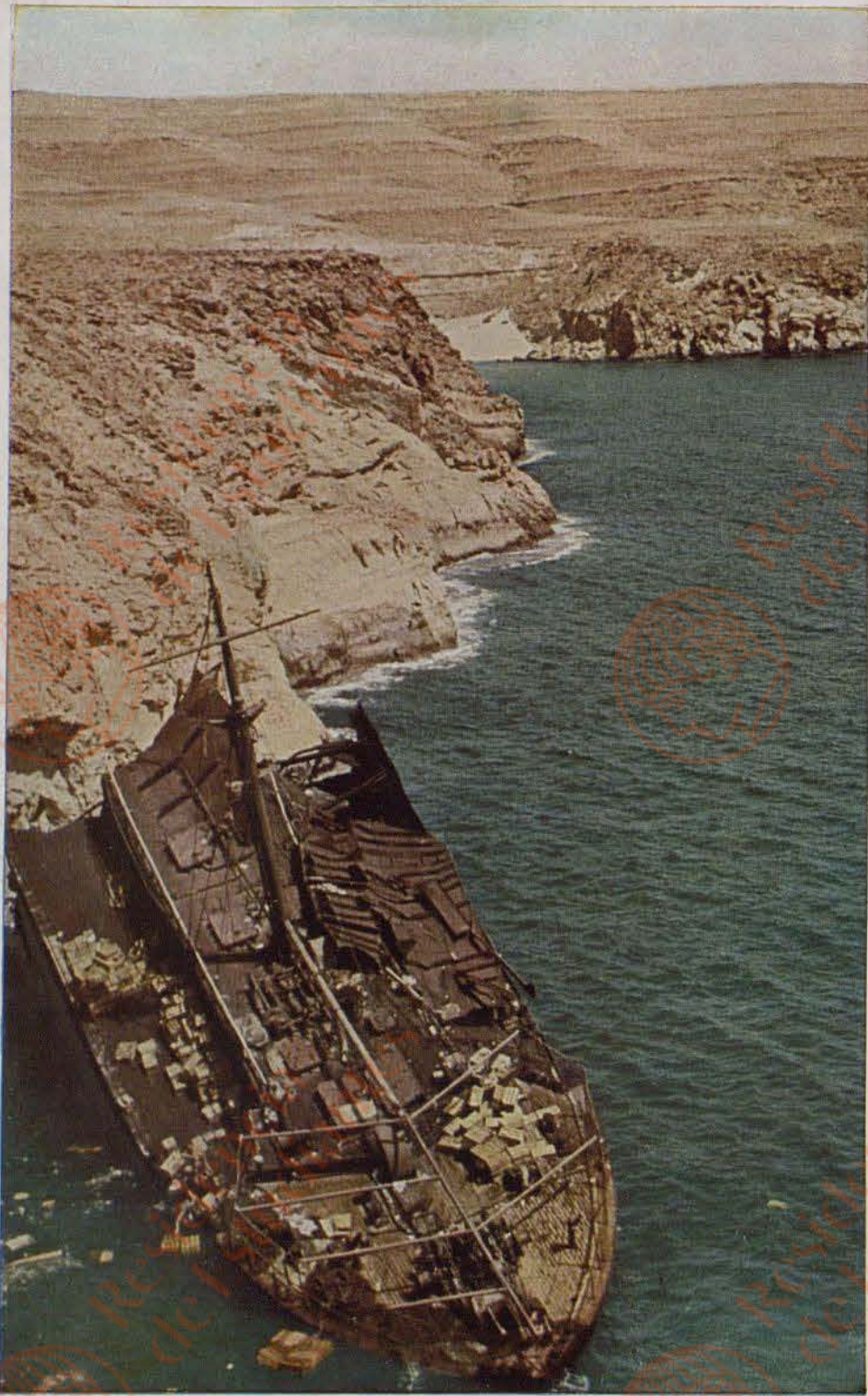
Avions allemands sur le front de Finlande

Un bien curieux cliché que notre correspondant a pris sur un aérodrome de l'extrême-nord finlandais. Tout près d'un avion allemand, un troupeau de rennes pâit tranquillement. Cliché: H. Wagner



Pêche aux pêches en Afrique

4 clichés du correspondant de guerre Kenneweg



1

Epaves. Au milieu d'un convoi anglais, aventuré en Méditerranée, un sous-marin italien a torpillé un cargo. Le navire a été coupé en deux et les vents ont jeté à la plage l'avant du bateau. Maintenant, les épaves jonchent une des baies désertes de la côte de Cyrénaïque



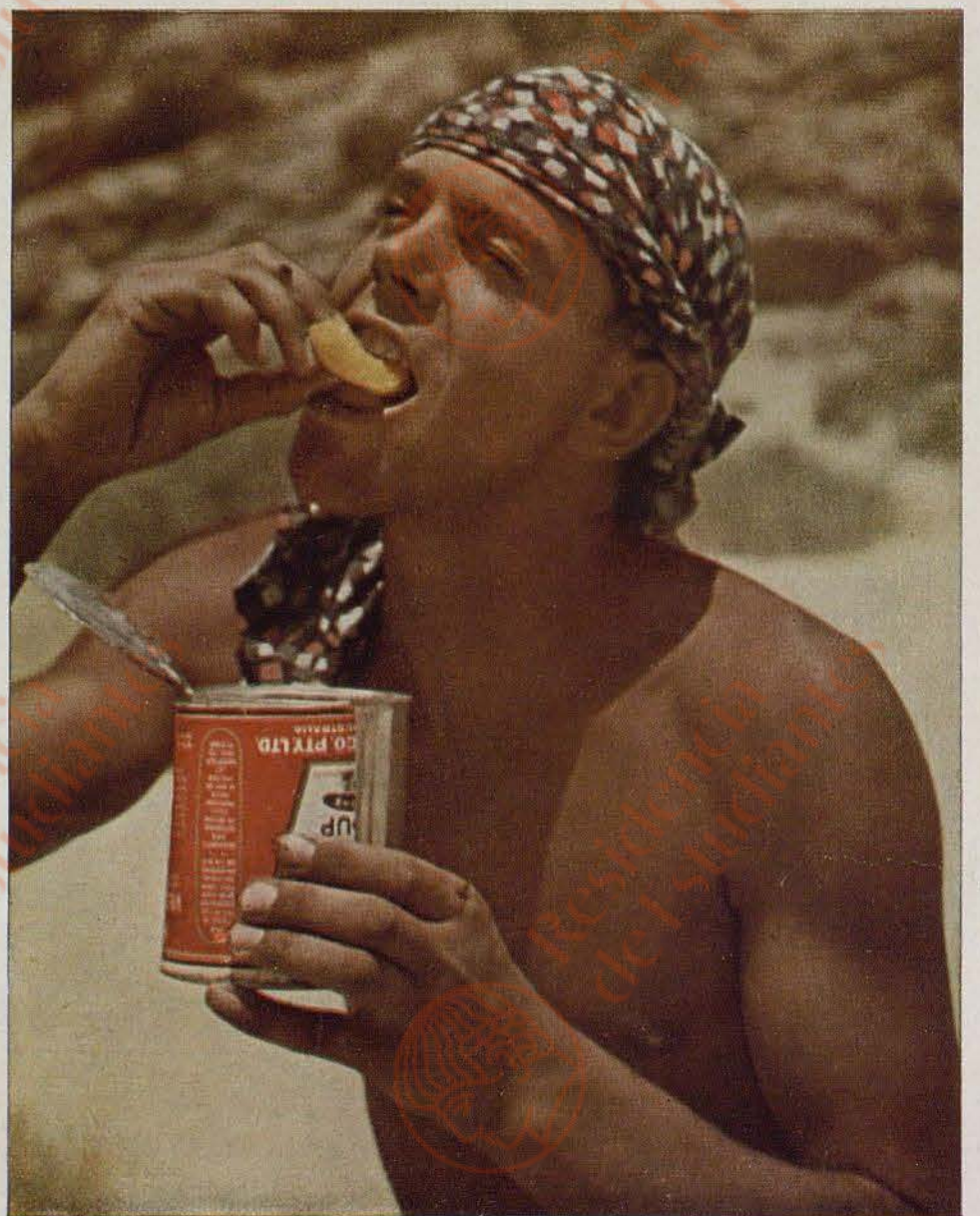
3

Un congé bien employé. On a accordé une permission aux heureux explorateurs, et pendant six jours, avec ardeur, ils sont retournés à l'épave pour mettre la cargaison en sûreté. Voilà un approvisionnement inespéré pour le détachement



2

La main sur le butin. Après les heures chaudes du jour, les hommes d'un groupe motorisé cherchaient la plage idéale pour se baigner. Et ils sont tombés, tout à coup, sur l'épave. La cargaison n'a aucun dommage. Ils ramènent à terre une partie du butin



4

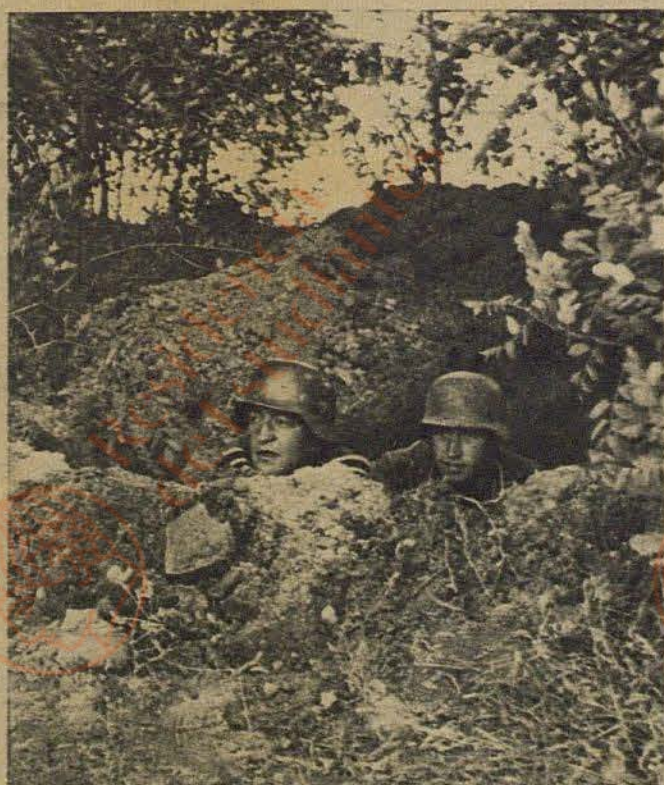
De bien bonnes choses! et qui étaient destinées aux troupes anglaises d'Alexandrie, font maintenant le bonheur des soldats allemands: du vin, du whisky, des cigarettes et, surtout, d'innombrables boîtes de pêches de Californie, délicieuses et rafraîchissantes

Le Dnieper franchi

EXTRAIT du communiqué officiel du Haut Commandement allemand, en date du 16 septembre 1941: « En Ukraine, avec l'aide efficace de l'aviation, des unités de l'armée allemande se sont audacieusement lancées à l'attaque des positions les plus importantes, et ont réussi à établir des têtes de pont dans la majeure partie du bas Dnieper. » Ces mots simples masquent les efforts héroïques que le soldat allemand a accomplis. Nos correspondants de guerre Brenner, Hackl, Kirchhof, Koch et Rössler vont nous révéler toute l'ardeur de leur sacrifice.



Un ouragan de fer. Sur son cours inférieur, le Dnieper est gigantesque et très large. Malgré leur rapidité, il faut quelques minutes aux vedettes pour le traverser. Quand la rive opposée est encore occupée par l'ennemi, franchir le fleuve est impossible. Afin de neutraliser les résistances, l'artillerie allemande ouvre, dès les premières heures du jour, un feu d'enfer sur les positions ennemies. Les obus éclatent de gauche à droite, de droite à gauche, sans arrêt, durant des heures.



L'œil de l'artillerie. Les artilleurs ont poussé leur poste d'observation tout près de la rive. Deux hommes ont rampé jusqu'à là, et, désormais, deux paires d'yeux, au-dessus du trou où les corps sont terrés, scrutent attentivement la berge opposée. Une ligne téléphonique relie directement le poste d'observation aux batteries. Dès qu'un mouvement est constaté de l'autre côté du Dnieper, le feu est immédiatement ouvert. Les rafales de mitrailleuses rasent la tête de nos guetteurs.



A portée des pièces ennemies. L'infanterie allemande s'est dissimulée tout près de la berge, attendant d'entrer en action. Un coup de sifflet strident peut, d'un instant à l'autre, porter les hommes en avant; mais pour qu'ils puissent remplir leur mission dangereuse, il faut tout d'abord que l'artillerie allemande pilonne la position ennemie et rende l'assaut possible. Pour le moment, les batteries soviétiques ont commencé le tir. Les éclats, les mottes de terre volent en l'air. Tous les hommes sont aplatis au sol, épousant de leurs corps les plis du terrain; un seul, cependant, fait exception: le correspondant de guerre qui doit demeurer en place, viser et déclencher l'obturateur. Peu doit lui importer l'ouragan de fer déchainé autour de lui.

L'heure H. Tout s'est tu de l'autre côté du Dnieper. Le tir allemand a été efficace. L'ennemi paraît s'être retiré. Les fantassins se précipitent aux embarcations, des vedettes d'assaut dont on connaît la valeur. Construites de bois solide, elles sont grées en poupe d'un moteur très puissant. En un rien de temps, les hommes sont équipés et ils démarrent.





Vue d'en haut. Afin de protéger le franchissement du fleuve, des avions de chasse allemands croisent au-dessus du Dnieper. La première embarcation vient de se détacher de la rive

L'artillerie soviétique essaie vainement d'ouvrir encore le feu. Les coups ne tombent pas loin des bateaux, mais ils manquent de précision. Les soldats ont vite fait de se mettre à couvert. La pluie d'éclats meurtriers cesse. Rien à signaler. Hommes et bateaux, tout est sauf

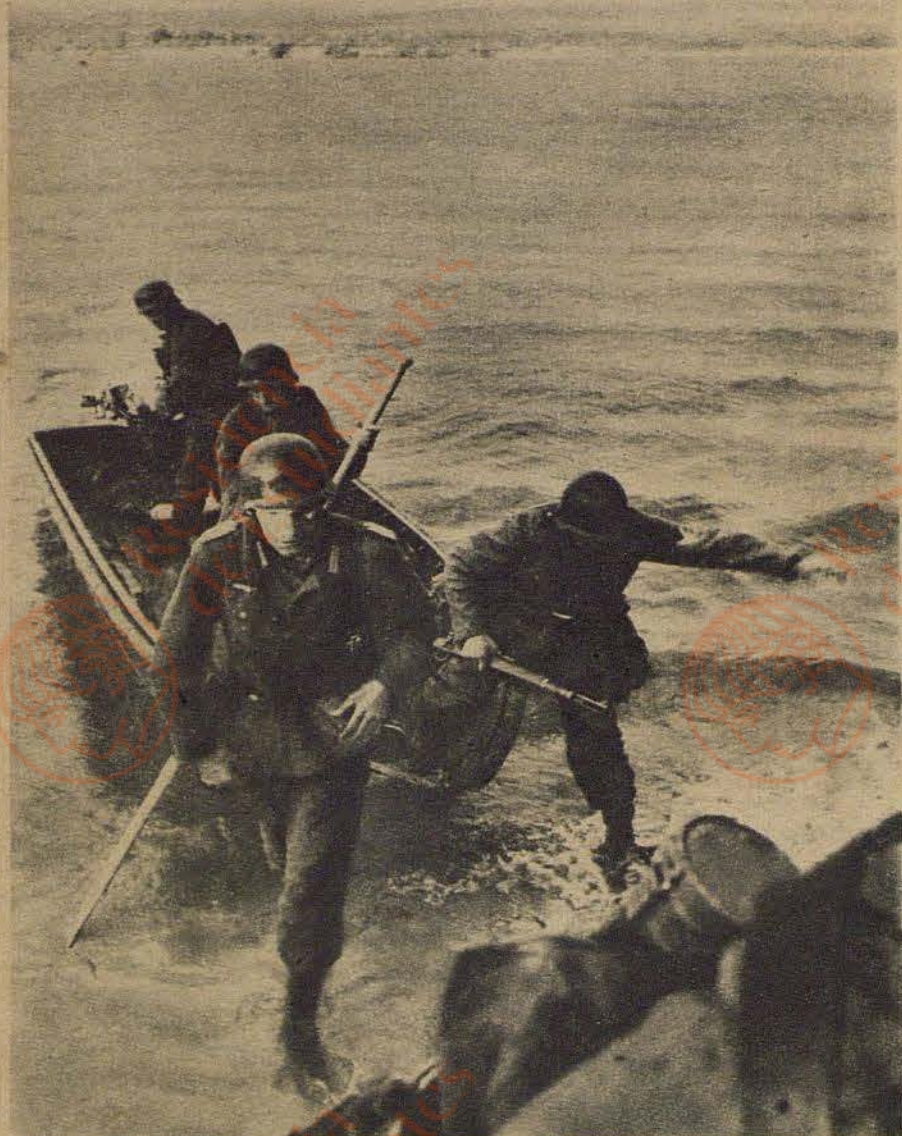


Sur un front étendu, on va franchir le fleuve. Les minutes qui viennent décideront du succès de la tentative. La défense ennemie est-elle suffisamment neutralisée? L'artillerie allemande, en folie, s'acharne sur la rive opposée



Vous lisez sur les traits toute la gravité de l'heure. Les hommes sont accroupis sur le plancher de l'embarcation, fixant l'autre côté du fleuve. Le pilote est seul debout, mais, là-bas, aucun coup de feu ne se fait plus entendre

« Ils doivent être tout près de l'autre rive » pensent les mitrailleurs chargés de protéger la traversée. « Ah! les voilà qui débarquent ». Pour confirmer leur renseignement, au même moment, le feu de l'artillerie allemande s'est déplacé en avant. Notre infanterie prend à son compte la berge où se trouvait l'ennemi



Objectif atteint. La quille du bateau grince sur le sable. Les hommes saisissent leurs armes. D'un bond, ils sont à terre. En moins d'une seconde, déployés en tirailleurs, ils se précipitent en avant, suivant le barrage roulant de l'artillerie



Les canons suivent déjà. Des pionniers ont lié les bateaux deux à deux; ils ont ainsi construit un ponton. On y amène les canons, camouflés de branchages et d'arbustes qui les dissimulent aux vues aériennes. Lentement propulsés par les moteurs des embarcations, ils poussent vers l'avant. La traversée par l'artillerie a décidé du succès de la tentative. Une importante tête de pont sur la rive est du Dnieper a été constituée

Trois heures après. La rive s'anime. Des radeaux et des canots atterrissent sur notre bord, venant de la rive opposée. Des soldats sautent à terre. Mais ils sont sans armes; ce sont les premiers prisonniers soviétiques. Des milliers d'autres les suivront





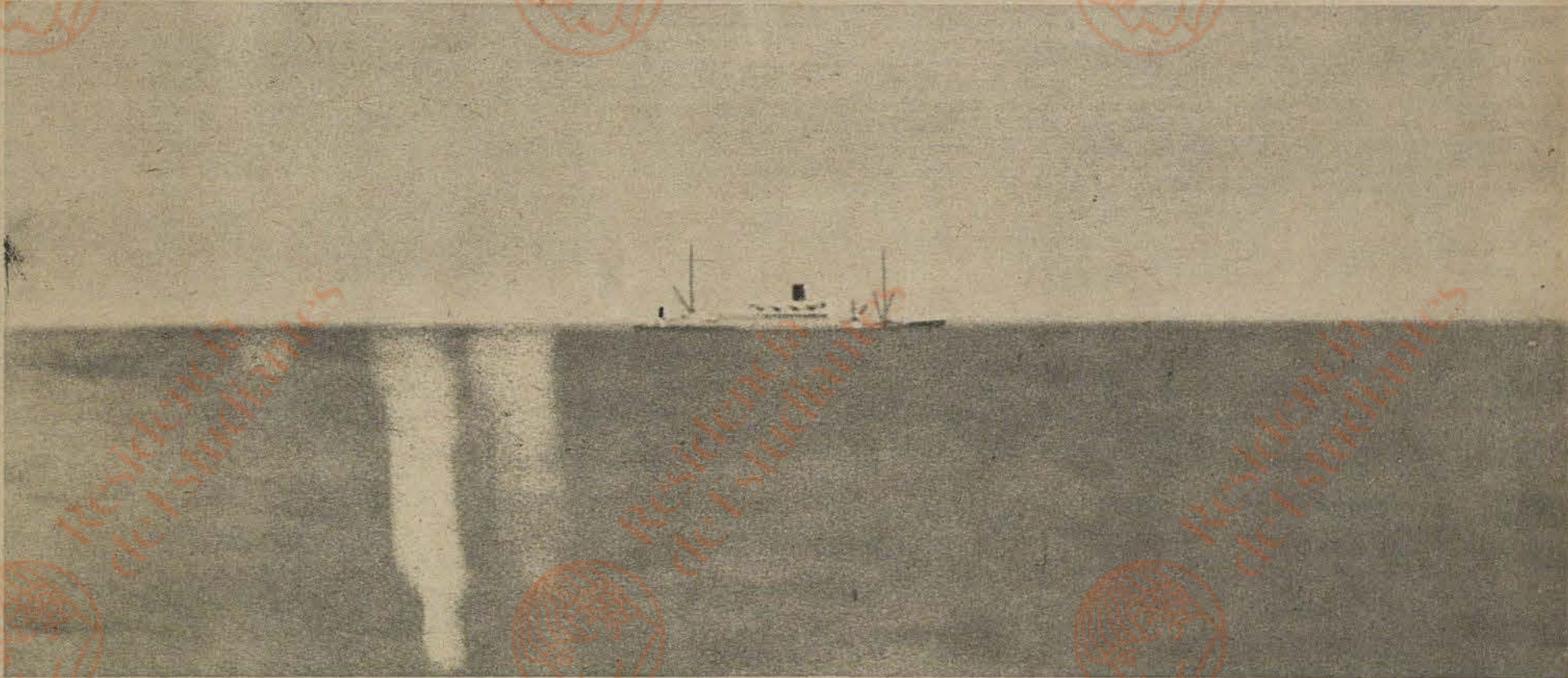
Après l'assaut

Ils ont lutté durant des jours. Au lointain, se dressaient les hauts bâtiments de Kiev. Maintenant, la tour de la citadelle est dans leurs mains; et ils suivent du regard le large fleuve que leurs embarcations avaient traversé à toute allure; ils regardent les ruines des ponts que l'ennemi en déroute a incendiés; devant eux se déroule le panorama infini de l'Ukraine

Cliché du correspondant de guerre Schmidt P-K



Aux aguets, un sous-marin découvre... les pointes de deux mâts et, entre eux, une cheminée qui, sur l'Atlantique, apparaissent à l'horizon. Les mâts sont assez espacés; il doit s'agir d'un gros bâtiment. Pour en avoir le cœur net, on s'approche de lui...



... eh !, c'est que c'est un beau gibier; un navire de commerce jaugeant plus de 10.000 tonnes

« A bâbord... Bâtiment 10.000 tonnes ! »

Une école allemande de sous-marins

L'EXPERIENCE de la guerre a amené l'Allemagne à chercher de nouveaux procédés d'instruction pour former les futurs équipages des sous-marins. Le Reich possède deux écoles chargées de cet enseignement. Le plus récent de ces deux établissements s'inspire uniquement de la pratique et de l'expérience acquises par les commandants des sous-marins allemands au cours des deux dernières années de guerre. Rien que dans ce centre, 4.000 jeunes gens ont, cet été, été instruits dans leur nouveau métier. Les élèves n'étaient pas uniquement des aspirants au grade d'officier, mais

comprenaient tous les membres d'un équipage, du cuisinier au timonier.

L'éducation des élèves est particulièrement difficile, parce que l'homme même peu instruit doit connaître à fond diverses matières. Chacun doit être, autant que possible, bon électricien et spécialiste des moteurs, sans compter la science maritime qu'il doit posséder à fond. A leur entrée dans l'école, les jeunes élèves, en majeure partie volontaires, ont déjà fait leurs classes, au point de vue militaire. La vie nouvelle qui les attend est dure, mais joyeuse. Ils doivent travailler douze heures par jour pour suivre le programme d'enseignement. Le futur sous-marinier les passe sur l'eau, sous l'eau, sur le stade et à l'école. L'intérieur d'un sous-marin est plutôt étroit et l'on ne pourrait pas y admettre beaucoup d'élèves. On a dû transporter la mer et les navires dans les salles de cours. L'enseignement tactique, l'enseignement technique, l'enseignement de

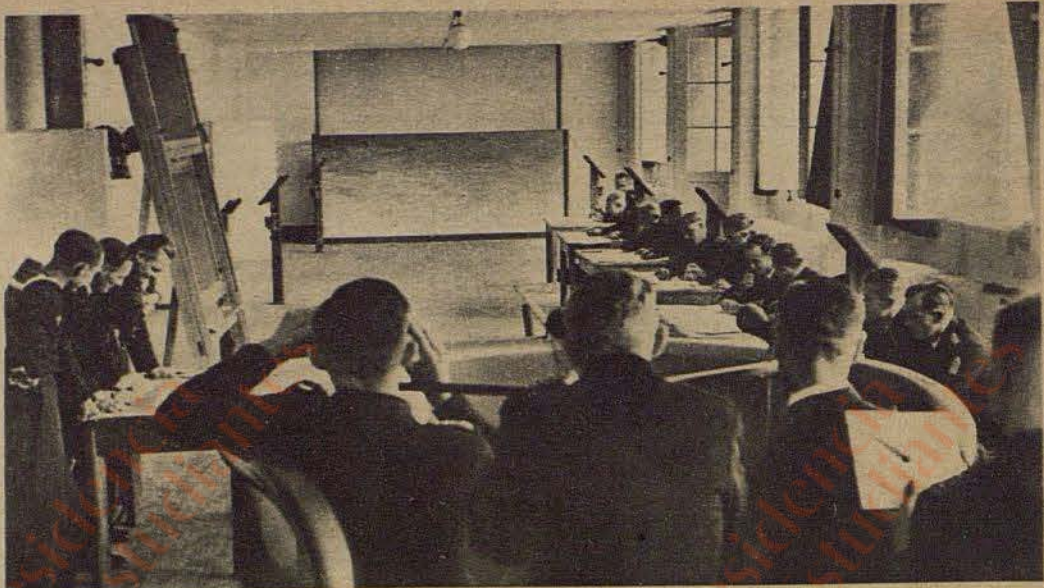
L'équipage du sous-marin épie attentivement sa victime. Mais il y a tout de même quelque chose de bizarre car, dans leur tourelle, les hommes n'ont pas l'air de naviguer sur une mer agitée, ils sont nu-tête et sans suroît; on jurerait qu'ils observent le navire en toute sécurité, d'une salle d'études bien chauffée. Sommes-nous le jouet de notre imagination? Non...





(A droite) Cette fois c'est sérieux. Pas complètement pourtant; il ne s'agit que de l'école où l'on forme, en Allemagne, les futurs officiers de sous-marins. Le navire qu'ils observent de si près n'est que fictif; un matelot est là, derrière la toile qui représente la mer; et selon les mouvements qu'il lui communique, le navire s'approche ou s'éloigne.

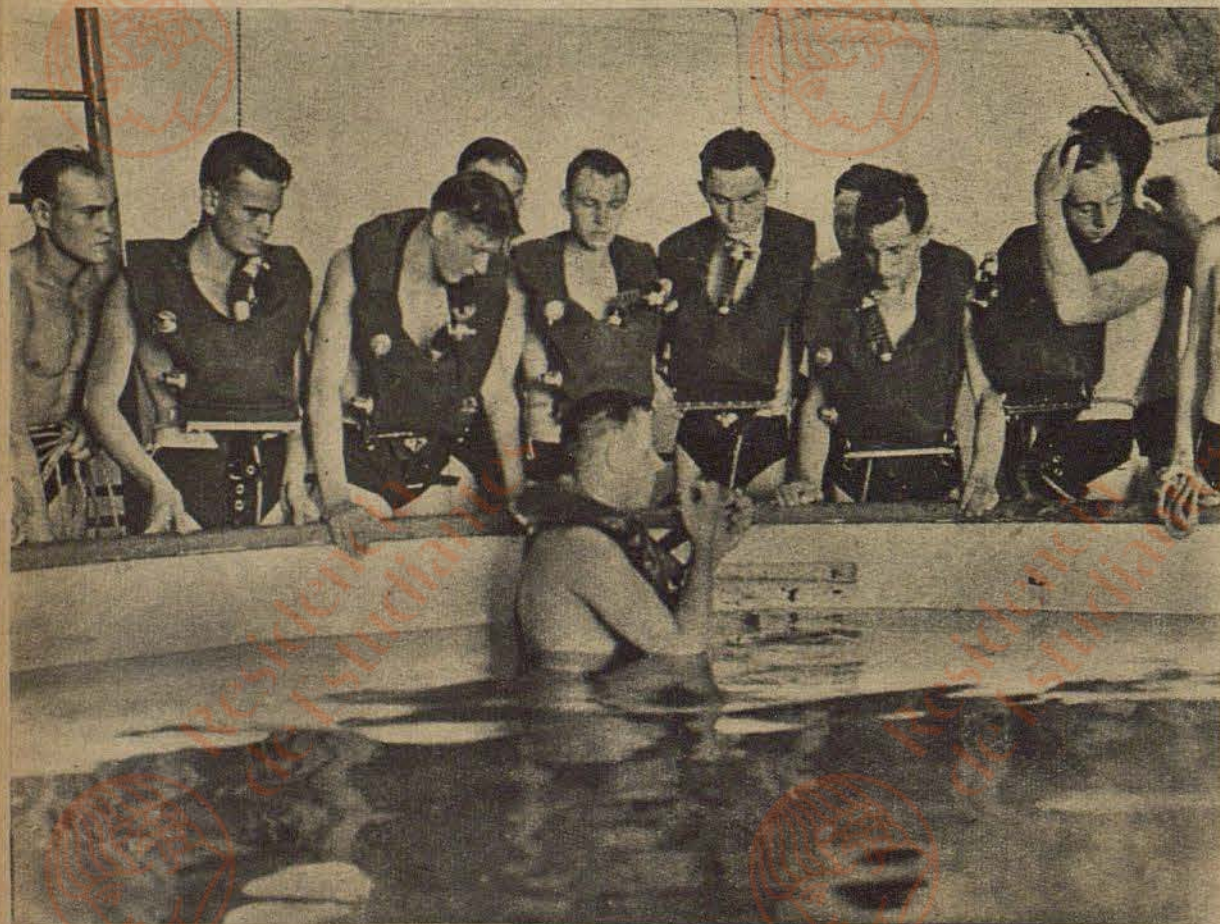
(A gauche) La clé du mystère: un océan truqué. Un matelot se tient derrière le décor et met en marche un modèle de bateau. La tâche de l'élève consiste à tracer exactement la route du navire fictif. Ce qui n'est encore qu'un jeu...



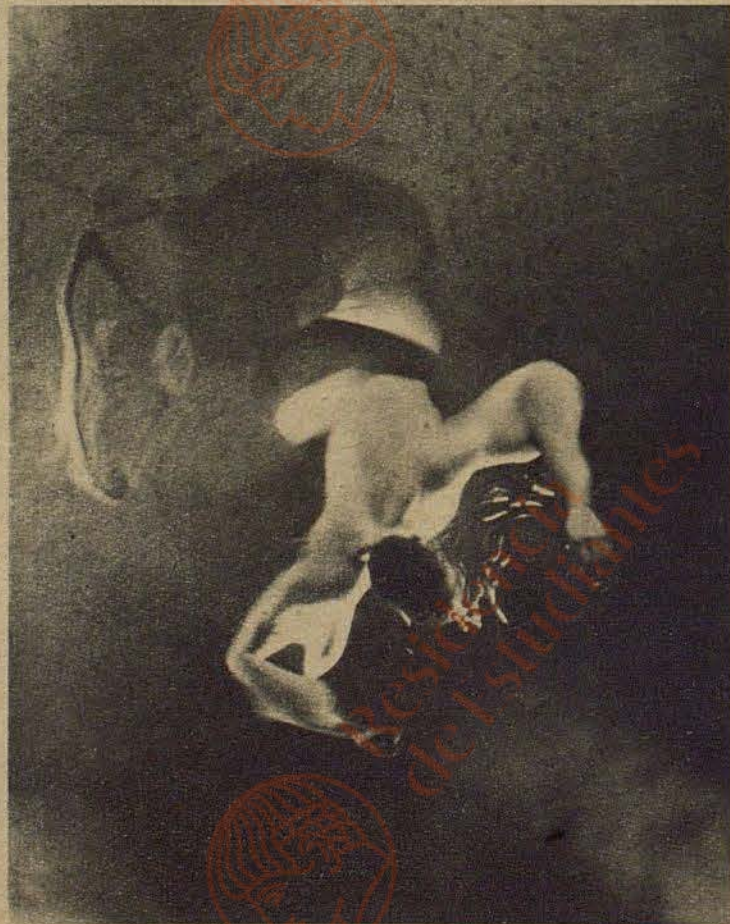
la plongée se donnent dans des salles de cours dont les appareils ont été, en majeure partie, construits par les maîtres et les élèves.

Celui qui visite l'école est tout d'abord étonné, car tous les déplacements se font au pas gymnastique. C'est un magnifique spectacle de voir ces jeunes gens, sveltes, bien portants, tout de blanc vêtus, s'élancer par milliers et prendre d'assaut le pont de leur navire-école, sortir en rangs pressés des portes de leur caserne ou se rendre, la chanson aux lèvres, vers les salles de cours.

... sera demain réalité. On aborde un convoi. Un glorieux commandant de sous-marin, chevalier de la Croix de fer, enseigne ses cadets. Sur la table ont été reproduits méridiens et parallèles divisant l'océan. Le convoi est à bonne distance. Comment l'attaquera-t-on? Dans leur imagination, les élèves voient, non plus l'aride carte étalée devant eux mais la mer vivante qui les fascine

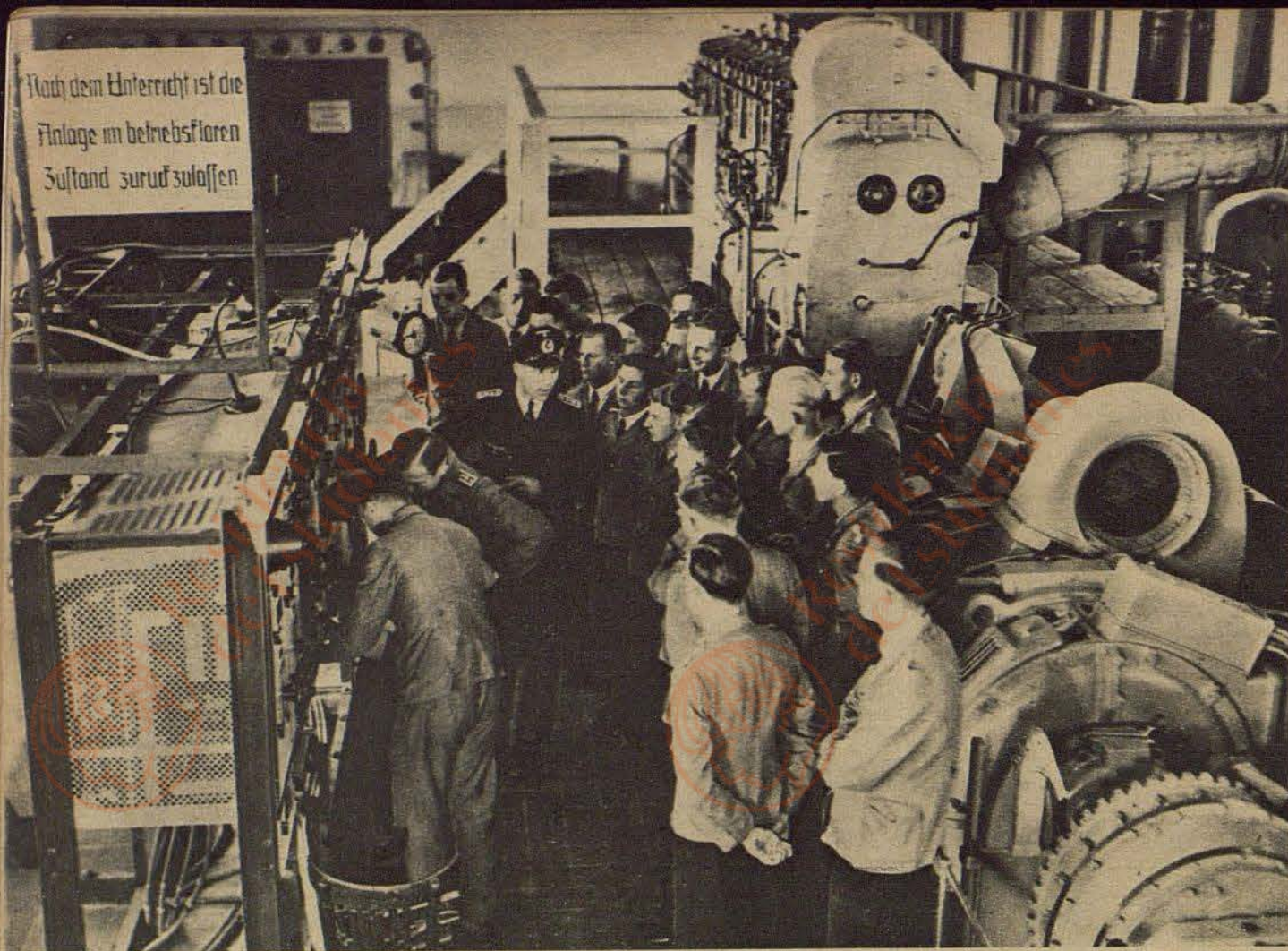


Le jeu se complique. L'homme du sous-marin ne doit pas considérer l'eau comme un élément hostile. La mer, bien au contraire, doit lui être familière. Chaque jour, dans la cloche à plongeur, il s'exerce à la pratique du «poumon artificiel»; mais ce n'est pas suffisant: il doit pouvoir se passer de ce moyen...



... et mener la vie d'un poisson. Le matelot d'un équipage de sous-marin doit savoir, par expérience, que l'eau, loin de l'entraîner vers le fond, a tendance à l'amener à la surface. La cloche à plongeur donne la possibilité d'atteindre à des profondeurs qui, jusqu'ici, paraissaient inaccessibles

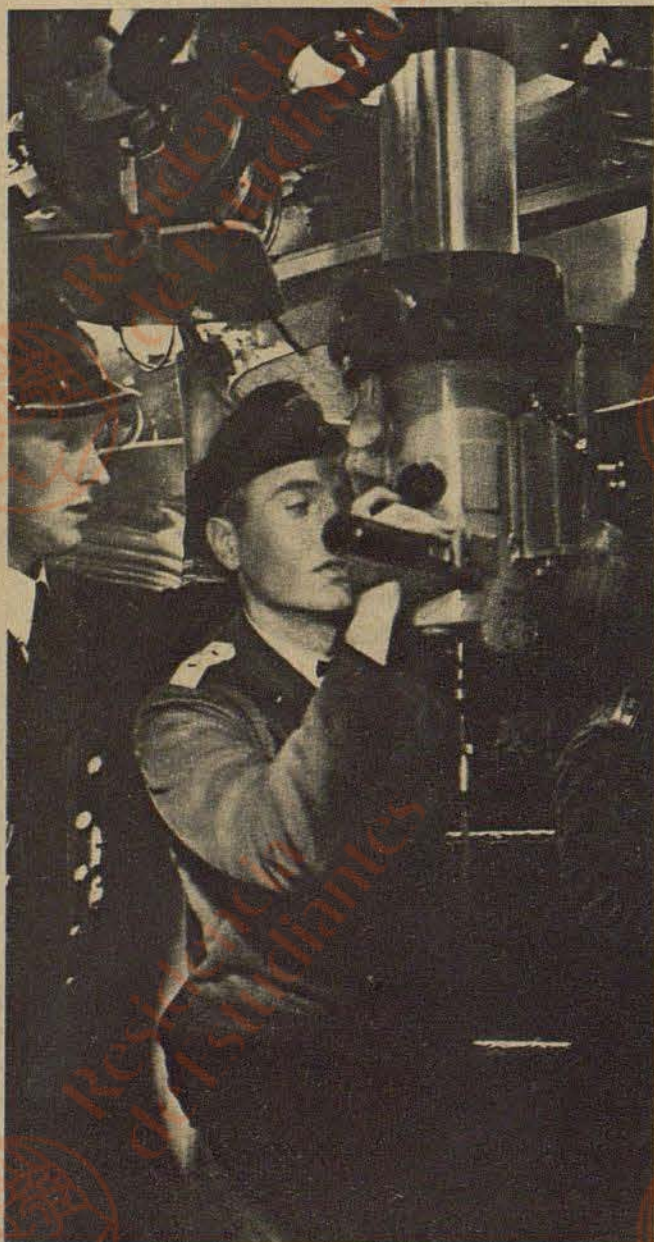




Sous-marin en chambre. A l'usage des élèves du cours de sous-marins, on a installé, dans une salle d'études, la machinerie complète d'un sous-marin. Le moteur à huile lourde et la machinerie électrique font l'objet d'exercices quotidiens. Dans un véritable sous-marin, les machines sont logées à l'étroit et leur étude n'est guère facile. Dans la vaste salle des cours, on peut, sans gêne, examiner de près les moindres détails, et se rendre compte du travail en liaison des différents mécanismes.

Cliches : Pabel-PH.

L'intérêt du profane est hautement captivé par l'enseignement de la plongée. Il n'a pas tout à fait tort. C'est une école qui endure le corps et fortifie l'âme. Les exercices de plongée sont, pour l'homme du sous-marin, l'équivalent des exercices de parachute pour l'aviateur. Le jeune homme ne doit pas craindre l'élément qui deviendra sa seconde patrie. Les exercices de plongée ont lieu dans d'immenses cloches de verre, hautes de plusieurs étages. La lueur de projecteurs verts éclaire les bassins d'étrange façon. A chaque étage, par des hublots, on peut voir l'intérieur et contrôler les réactions des élèves. A l'étage inférieur, on a figuré un sous-marin. Des élèves y prennent place. Ils apprennent à ouvrir l'écouille et à remplir d'eau la chambre de plongée. Puis ils sortent par le panneau, traversent les eaux vertes et brillantes jusqu'à l'étage supérieur où ils retrouvent l'air frais. Ils apprennent à nager, à plonger sous l'eau avec ou sans appareil. Ils sont initiés progressivement et avec assiduité, afin de devenir, sans délai, des fils de Neptune pour qui des exercices en mer, à la surface et sous les flots, n'auront plus rien d'effrayant. Ce sont eux, bientôt, qui deviendront la terreur de leurs adversaires.



Un maître du périscope explique à un élève le maniement de l'appareil. L'élève manque encore d'assurance. Pour y voir, il colle presque son visage contre l'objectif.

La bonne humeur de tous. Les instructeurs du cours sont choisis parmi des commandants de sous-marin, des officiers et des ingénieurs. Ils savent que, pour naviguer, un excellent moral est primordial. Aussi la bonne humeur est-elle de tradition au cours du travail.



Avec deux marmites, faire la cuisine pour trente hommes. C'est à quoi se résume tout l'art culinaire du "chef". Dès les premiers mois d'instruction, les maîtres recherchent parmi les apprentis marins ceux qui possèdent les dons précieux du cuisinier. Il ne s'agit pas de former des artistes, mais de développer en eux l'amour des fourneaux et les principes d'économie, car établir les repas variés pour des hommes qui plongent un temps indéterminé, est tout un problème.



Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre



*pour toutes catégories
de gaz comprimés et liquéfiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniacque,
acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour
méthane, propane, butane.

AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

Département: Fabrique de soupapes

BERLIN W 62

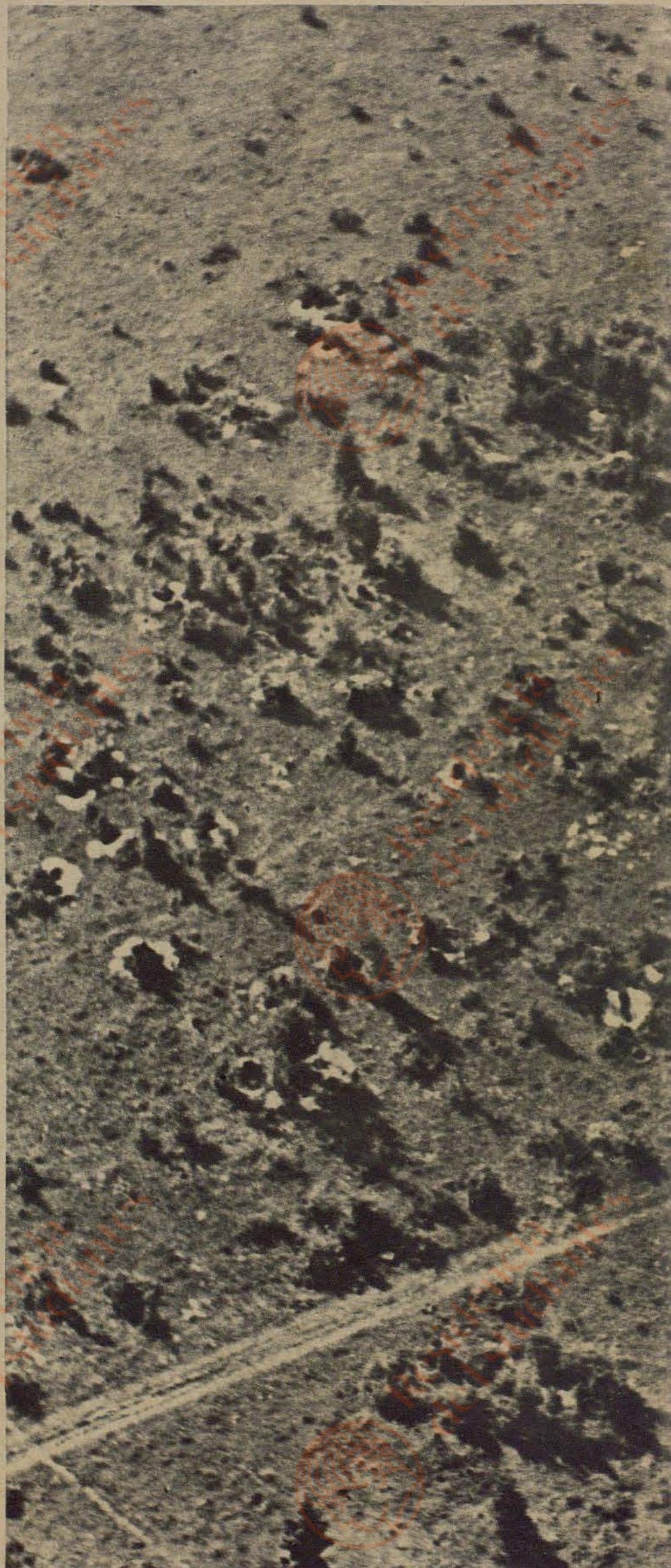
50 années de pratique,

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garan-
tissent pour tous les usages un maximum d'économie et de sûreté.

Après la bataille... Les aviateurs survolent les champs déserts où se déroula le combat



Les tanks ont tracé leurs sillons dans un champ de blé à demi moissonné. On aperçoit sur toute l'étendue du terrain les points d'appui bolchevistes. Poursuivant son chemin, le ruban de feu de la guerre a passé par là



Le lieu rêvé pour les embuscades : des buissons épars, derrière lesquels s'étaient dissimulés les soldats des Soviétiques. L'aviation allemande de reconnaissance avait repéré en temps voulu les nids de résistance



C'est sans cesse le même tableau : une suite de trous, des lignes continues de sapes, élevées par les bolchevistes, et que le soldat allemand a enlevées d'un seul coup



Un point d'appui improvisé par les bolchevistes fut détruit plus rapidement encore qu'il n'avait été organisé. Les tanks allemands, selon leur tactique habituelle, balayèrent ce nid de résistance. Clichés: Jütte-PK





Après un atterrissage heureux, l'aviateur s'est dissimulé dans un buisson proche d'où il pourra tirer sur les soldats allemands. Cette résistance n'est pas de longue durée

Clichés:
Röder-PK

Descente forcée :

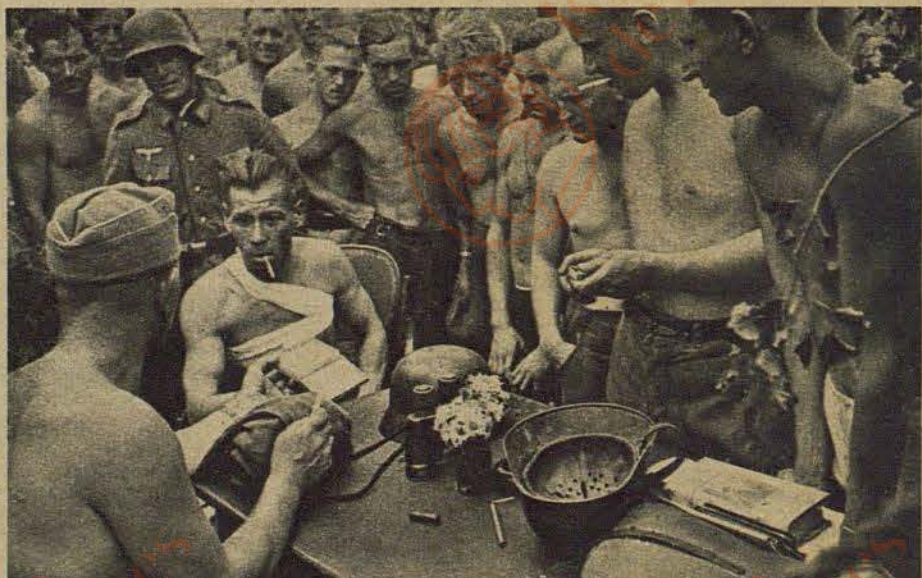
Un aviateur soviétique
contraint de sauter en parachute

La fin d'un combat
aérien à l'Est :
un pilote soviétique
échappe à la mort en
sautant de son avion



Épuisé, et encore sous l'impression de l'issue malheureuse du combat, le lieutenant soviétique se prête à l'interrogatoire

Il ne s'attendait pas à cela : une bonne soupe chaude, venue de la roulotte; la méfiance du début se dissipe



Le médecin soigne la blessure que le pilote s'est faite à l'épaule, en sautant d'avion. Une cigarette rend la parole au prisonnier

« Je ne m'attendais pas à tant de bienveillance. On nous avait affirmé que vous passiez tous les prisonniers par les armes... »





À la dernière seconde...

Hans Liska, peintre de guerre de «Signal», décrit les difficultés du ravitaillement en munitions, sur le front de l'Est

«Si cela n'avait pas marché, raconte l'artiste, l'affaire aurait pu nous coûter cher. C'est près de N... que la chose s'est passée. Afin de briser nos lignes, l'ennemi avait lancé des vagues de chars à l'attaque; mais, malgré tout l'acharnement qu'il y apportait, les tentatives de l'adversaire furent vaines. Sous le feu de notre artillerie déchaînée, de nouveaux tanks soviétiques, arrêtés dans leur progression, flambaient comme des torches. Notre batterie était presque à court de munitions. L'attaque ennemie paraissait enrayée, quand un nouveau géant d'acier surgit de la brume. La situation était grave. Les camarades chargés de l'approvisionnement en munitions n'avaient pas l'air de venir bien vite. Le parc à

munitions est bien loin à l'arrière, et ici, dans la boue épaisse, il est presque impossible à une voiture de passer. La situation devient de plus en plus tragique. Le tank soviétique est à portée de tir. Les tireurs viennent de lancer leurs dernières salves; maintenant ce n'est plus qu'une question de minutes; mais... voici que des hommes s'approchent essoufflés: ce sont nos gens! Sous la mitraille, dans une toile de tente, ils apportent les munitions. Quelques gestes, le canon a fait feu; dans un jet de flammes, le colosse a cessé d'exister en tant qu'adversaire. Nous sommes sauvés... Les groupes de ravitaillement sont arrivés à temps, tout de même.» Le miracle, une fois de plus, s'est produit



Routes du front

Une réalisation supérieure de l'organisation allemande

Sur les grandes routes où l'on achemine le ravitaillement vers l'est, c'est un défilé perpétuel de colonnes, dans les deux sens, de jour et de nuit, comme nous le montre le dessinateur de «Signal». Pour assurer, sur toute la longueur du front immense de l'est, le ravitaillement ou, selon l'expression consacrée, les «services de l'arrière», il faut se livrer à des prodiges d'organisation. Les chemins de fer rendent le maximum et les transports font continuellement la navette entre les dépôts et le front. S'il arrive qu'un transport soit impossible parce que les ponts sont détruits ou parce qu'ils ont sauté, on a recours aux colonnes de camions qui empruntent les grandes voies de communication pour atteindre les divers centres de ravitaillement de l'armée, établis non loin d'elle. C'est ici qu'on satisfait aux besoins des divisions. Pour chaque division, 2.000 hommes assurent

les «services de l'arrière». Ils comprennent les services de ravitaillement proprement dits qui englobent l'approvisionnement en munitions de tous calibres et en carburant; viennent ensuite le service de santé, le service vétérinaire, les services administratifs, les éléments qui ravitaillent les troupes en aliments frais de première nécessité (une compagnie de boulangers et une section de bouchers) et, enfin, la poste militaire.

Les routes qui semblent les meilleures jouent le rôle d'autostrades et sont uniquement réservées aux troupes motorisées. Les colonnes d'infanterie ne peuvent pas y circuler, elles empruntent des voies parallèles. Sur ces autostrades, la circulation ne s'empare pas. Les camions se succèdent à toute vitesse, fonçant vers le but. Mais ces routes sont ravagées, les trous et les bosses y abondent, et les machines n'évitent que de justesse les collisions. Les sapeurs ne perdent pas une minute et, à l'aide de fascines, de bois

et de pierres, ils réparent les routes et les rendent carrossables. Ce qu'on exige des conducteurs des colonnes de ravitaillement est presque surhumain. Ils font parfois 450 kilomètres par jour. Les routes sont poussiéreuses à un tel point qu'on distingue à peine la silhouette de la voiture de tête. Le sable pénètre les vêtements, les yeux douloureux brûlent, et il ne s'agit pas uniquement de concentrer son attention sur la route et sur la voiture que l'on conduit. Des chasseurs à motocyclette protègent les transports, mais chaque voiture doit, quand même, s'attendre à être attaquée par des unités ennemies dispersées. Si une voiture tombe en panne de moteur ou si des projectiles ennemis l'ont rendue inutilisable, les voitures suivantes viennent à la rescousse. Mais il faut rouler, rouler vers l'avant à tout prix, car là-bas, en ligne, les camarades attendent.

Dessins de Hans Liska-PK



De toutes les musiques militaires allemandes, seules celles de l'aviation ont un saxophone. Cet instrument a été inventé vers le milieu du XIX^e siècle et la musique militaire l'a sélectionné pour son timbre caressant. Il sera, plus tard, choisi par le jazz pour cette même qualité.

Clichés: Hermann-PK et Dr Panoff

Avec tambour et trompette



Le mystère des musiques militaires

UN poète allemand, entendant les accents d'une musique militaire éclatant près de lui, au tournant d'une rue, avait dit : « Ce sont les trompettes du jugement dernier. » Pourtant, quand il s'en furent éloignés, il les compara à l'envol d'un papillon. Il est de fait que la musique des soldats est à la fois terrible et agréable. Appelant au combat, elle inspire la crainte ; après la victoire elle devient gaie et triomphante. Le mystère de la musique militaire réside dans sa double nature qui tient en même temps de la mélodie et du rythme. Le rythme s'y montre peut-être plus que la mélodie, car il soutient la cadence du pas et l'ordonnance des colonnes ; mais la mélodie anime le soldat et lui met de la joie au cœur. Le rythme de la musique militaire, c'est le sentiment de camaraderie qui règne entre soldats, c'est la forme sensible de leur solidarité. La mélodie, c'est l'élévation de l'âme au-dessus de la masse.

Dans la musique militaire européenne se sont rencontrés l'Orient et l'Occident. A l'origine, les soldats ne connaissaient que les tambours, les fifres, la clique. Fifres et tambours précédaient la troupe des gens à pied. Les cavaliers jouaient du buccin, la trompette démesurée, ce noble instrument légué de la chevalerie. C'est ce qui explique pourquoi le chef de fanfare, dans la cavalerie, ne brandit pas la canne du tambour-major de l'infanterie ; il marque la mesure avec sa trompette. (Photo à gauche, en haut).

La timbale et le chapeau chinois viennent d'Orient. Les chapeaux chinois, les queues de cheval et les clochettes sont les traditionnelles enseignes sonores des janissaires, cette fameuse garde du Sultan qui combattit les armées allemandes sous les murs de Vienne.

La timbale, d'origine plus ancienne encore, compte au moins cinq cents ans de services ; mais quelque chose fait le désespoir du timbalier : c'est que les civils s'obstinent à confondre grosse caisse et timbale. Remettons les choses au point : la grosse caisse a deux peaux d'âne qui vibrent à la fois, bien qu'on n'en frappe qu'une seule. La timbale, elle, n'a qu'une seule peau tendue sur une cuvette métallique ; à l'aide de vis, cette peau peut être plus ou moins tendue pour donner le ton désiré. (Photo de droite).

La timbale a toujours été un instrument particulièrement prisé dans la cavalerie, très recherché également. En Prusse, par exemple, seuls les dragons et les hussards possédant de brillants états de service étaient admis à en jouer. La superbe du timbalier est encore due à sa science équestre, car il ne peut s'aider que des genoux et des pieds pour diriger son cheval.

Il y a dans la musique de l'infanterie quelque chose de mystérieux encore. Le profane s'imaginerait volontiers que le tambour-major est un chef d'orchestre. Rien de plus faux. L'homme à la canne réputée se contente de conduire les autres ; mais le chef d'orchestre, lui, marche modestement à côté du chapeau chinois. Le tambour-major est un sous-officier, on l'appelle même le clairon du régiment ; tandis que le chef de musique est un officier qui sort généralement du conservatoire. En d'autres termes, le tambour-major est là pour imposer la tenue aux musiciens, il représente la tradition. Le chef de musique, lui, fait de la musique ; celle-là même qui tourne la tête aux filles, entraîne les hommes aux combats et leur donne la victoire.



... On parla encore de choses et d'autres et il s'éleva entre nous une certaine familiarité...

Un Monsieur de Calcutta

Nouvelle d'Hélène de Ssachno, illustrée par K.F. Brust

J'ALLAIS en Amérique. Pendant le trajet, je fis la connaissance d'une jeune fille. Je l'invitai à danser et j'eus l'audace de lui demander son nom. « Je m'appelle Gracia Toricelli », dit-elle. On n'aurait pu trouver mieux pour exprimer sa beauté. Peu après, elle me présentait à son père.

Le trajet se déroula sans incidents. Un soir, nous étions, le comte et moi, assis sur le pont, occupés à observer les étoiles. Je ne sais pourquoi, mon voisin se mit à me raconter cette histoire étrange. Peut-être croyait-il avoir trouvé en moi un étranger qu'il ne verrait très probablement jamais plus, peut-être était-il touché de mon amour pour Gracia. De toute façon, il me demanda soudainement :

— Dites-moi, mon ami, avez-vous jamais eu peur ?

Cette question, je l'avoue, m'étonna considérablement.

— Mon Dieu, comte..., hésitais-je, j'ai eu peur, par moment, pendant la guerre... je ne veux pas me vanter.

— Oui, fit-il lentement, moi aussi, j'ai eu peur, un jour. Et j'avais toujours cru être né avec des nerfs d'acier.

Et puis, il se mit à dire :

— Après la Grande Guerre, je pris part à une expédition dans le Thibet. Pendant trois ans je voyageai dans ce pays ; finalement je me fixai dans les Indes anglaises. A Calcutta, je fis la connaissance d'un homme bizarre. Il se nommait Michael Svalberg et menait une vie irrégulière et incohérente. Il faisait le commerce de riz, de jute, de peaux et de grains. C'était un homme robuste, large d'épaules ; sa tête, très petite, était presque chauve, ses mouvements étaient saccadés bien que précis. Il donnait l'impression bien plus d'un homme sauvage que d'un être civilisé, mais son allure ne manquait pas d'une certaine distinction.

Un soir, nous étions, tous deux, à la recherche d'un hôtel où bien dîner ; il me raconta qu'il avait l'intention de se rendre à Madras, grand centre commercial. « Dites donc, vieux, lui dis-je, vous n'en avez pas assez de vagabonder ainsi, sans femme ni enfants ? »

J'avoue, la question n'était rien moins que discrète, mais il répondit par un grognement incompréhensible, et je n'insistai pas. On parla encore de choses et d'autres, et il s'éleva entre nous une certaine familiarité. Au moment de partir, j'avais l'impression que cet homme me suivrait partout comme une ombre. Il me serra la main en disant : « Toricelli, n'oubliez pas de m'écrire. Cela m'intéressera de savoir ce que vous devenez. Voici l'adresse d'un ami, envoyez-lui un mot ; il sait toujours où me trouver. » Et sous le casque blanc, roulant des épaules, il disparut dans une ruelle. Je regardai la carte de visite et je lus : « Sylvester Saint-Erth, représentant en coton et jute. Calcutta. » Une semaine plus tard, je m'en retournai en Italie.

QUAND, pendant très longtemps, on est resté loin de sa patrie, tous ses traits, bien connus cependant, paraissent nouveaux et singuliers. Je ressentis comme un besoin de traverser l'Italie dans toutes les directions, et puis je commençai le récit de mon voyage au Thibet.

Au printemps, je fus invité par un ami de Florence qui venait de se casser la jambe et m'appelait près de lui. Je connaissais les siens et, du reste, je venais d'achever mon travail. J'acceptai avec plaisir. Et puis, de toute façon, c'était à Rome l'époque des grandes chaleurs.

La maison de mon ami était des plus confortables. Dès la première heure, nous nous étions tous réunis sur la terrasse inondée de soleil qui baignait à l'infini les buissons épanouis. Nous étions six : la femme de mon ami, ses deux enfants, lui, moi, et une toute jeune dame qu'on me présenta : baronne de Svalberg. Je fus étonné, elle paraissait si jeune. Au cours de la conversation, je lui demandai si elle n'avait point, à Calcutta, un parent du nom de Michael Svalberg, dont j'ignorais, à vrai dire, s'il possédait le titre de baron. Elle rougit et dit qu'elle ne connaissait guère la famille de son mari défunt. Du reste, elle se demandait ce que l'un d'eux aurait pu faire à Calcutta. J'appris, plus tard, qu'elle était de naissance simplement bourgeoise et que la famille du baron, originaire de Courlande, s'était opposée à leur union. C'était à l'époque des troubles révolutionnaires dont, plus tard, le baron devait être une des victimes. La personnalité de la jeune femme fit sur moi une profonde impression. Elle ne dégageait aucun charme spécial, mais je percevais en elle une passion cachée. Parfois, je la comparais à une fleur qui, au moment de s'épanouir, aurait été tuée par le gel, et qui se fanerait lentement. Un beau jour, nos regards se prirent profondément, et mon cœur fut tout à elle. Quelques semaines plus tard, je l'invitai à une promenade aux jardins Boboli, qui, pour moi, sont parmi les plus magnifiques au monde.

Sur la toile de fond que forme la sombre couleur verte des chênes se détachent les pâles statues d'albâtre. Les fontaines qui bruissent, les groupes de marbre dressés au milieu des bosquets, la surface miroitante des eaux, la symphonie sylvestre, tout éveille le souvenir du passé.

Suite page 46



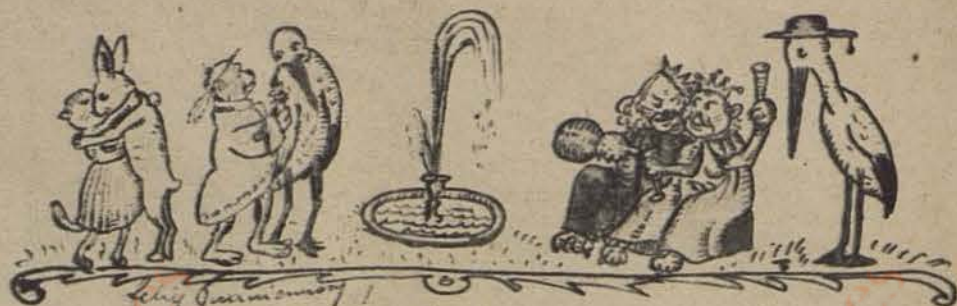
Le poète dans son studio, où s'allient l'intimité et le confort

Il y a de cela bien près de cinquante ans, vivait à Lier, petite ville flamande, un marchand de dentelles : c'était le papa Timmermans. Il avait quatorze enfants, et son plus grand plaisir était de leur narrer des fables merveilleuses, des contes de fées. Pour vendre ses béguins et ses châles, il traversait le pays sur une voiturette tirée par cinq chiens. Il apparaissait alors à Félix, l'avant-dernier de tous ses petits, comme un des personnages venus des histoires enchantées qu'il avait tant plaisir à entendre. Les talents de son père lui semblaient prodigieux : c'est qu'il savait broder des dessins arachnéens, jouer la comédie, chanter ; il était remarquablement adroit de ses mains et, de tous ces modestes moyens, il donnait du type flamand une impression savoureuse et colorée.

Le petit Félix avait l'ambition de devenir peintre. Il n'y avait rien à faire pour mettre à l'abri de son crayon les murs blanchis à la chaux, les papiers qu'on laissait trainer, le bois nu des tables, enfin toutes choses sur lesquelles, à la rigueur, on peut dessiner et barbouiller. Félix tenait de famille. Un de ses frères aînés, Ernest, avait peint six paysages dans une seule journée

et, bien plus encore, il avait même réussi à les vendre. Le papa Timmermans offrait les tableaux au cours des déplacements nécessités par son négoce, et père et fils partageaient les revenus. Une telle habileté, en dehors de l'art, intéressait médiocrement Félix. Certain jour, en compagnie d'un ami, il avait, en cachette, visité Anvers. Il était revenu de ce voyage « ensorcelé », comme il l'a dit plus tard ; c'est qu'il avait vu les tableaux de Pieter Breughel l'Aîné. Il avait reconnu les personnages de ses légendes qui avaient pris forme et qui semblaient fixés dans l'air sain des paysages flamands.

C'est ainsi que se révéla dans l'enfant, l'homme, le créateur d'aujourd'hui, celui que nous connaissons et que nous aimons. Mais ce n'est pas à la peinture qu'il doit sa renommée, c'est aux lettres. Cette peinture qui l'obsédait considérablement n'était qu'une dérivation de sa personnalité artistique. Ce qu'il vénérât profondément, ce qu'il s'était proposé comme idéal, c'était les primitifs, ces ouvriers de l'art gothique, et principalement Breughel qui, pour lui, était « le » Flamand. Félix cherchait à rendre par les lignes et la couleur tout ce qui vivait



Croquis en marge de la joyeuse ballade de « l'Ane de Baudewijn »

«Signal» présente :

Félix Timmermans le Flamand, peintre et poète



«Pallietter et Marieken menés par les Quatre Saisons». Dessin en couleur. Marieken est une jeune fille dont Pallietter tombe amoureux et qui, plus tard, mettra trois jumeaux au monde



«Le Bûcheron». (peinture) On perçoit nettement dans cette œuvre l'affinité spirituelle qui rapproche Timmermans de Pieter Breughel

dans son âme et qui cherchait à s'exprimer. Mais il lui manquait la patience, cette ténacité et cette assiduité nécessaires aux artistes. Il projetait des chefs-d'œuvre, des tableaux étudiés minutieusement, jusqu'au moindre détail ; mais tout s'évanouissait dès qu'il saisissait son pinceau. De cette opposition ne sont nées que des improvisations, des pochades réalisées rapidement, mais d'un charme certain, d'un naturel dû précisément à cette rapidité d'exécution. Cependant, cela ne lui suffisait pas ; ce qu'il désirait surtout, c'était révéler sa patrie, mettre en valeur cette Flandre qui avait dû, pendant des temps infinis, demeurer bouche close au concert des peuples. Il voulait parler le langage de ceux qui vivaient autour de lui. Il voulait faire connaître tout ce qu'ils éprouvaient, tout ce qui créait leur vie, et il y réussit. Ses ouvrages ont été traduits en bien des langues. L'Europe tout entière les lit. Un de ses plus touchants personnages, c'est Pallieter, un jeune homme tout simple qui jouit de la vie, même quand le ciel est gris et quand la tempête déferle sur les toits. Il vit en harmonie avec la nature ; les saisons sont ses amies et les amies des siens.

Rien ne caractérisera mieux Timmermans que cette anecdote contée par lui-même. Un beau jour, vers Pâques, il fut atteint d'une maladie très grave. La sœur qui le fait transporter à l'hôpital lui apporte deux pieds de jacinthes, une blanche et une rose, dans un pot de terre. La première pousse de Pallieter est née de ces deux fleurs :

« Elles étaient là, près de moi, fraîches et pleines de vie, baignées dans un rayon de soleil qui filtrait à travers les rideaux. Dans leur simplicité, les douces couleurs et la suave odeur me parlaient du printemps qui, devant ma blanche cellule de malade, clamait sa venue, apportant des forces toutes neuves au vieux cœur de la terre... Deux petites fleurs avaient suffi pour me masquer la poussière des rideaux. Devant moi, je vis un monde nouveau. »

Ce monde nouveau, il l'a dépeint dans une langue qui fait comprendre le peuple de Flandre à ceux-là mêmes qui ne l'ont ni vu ni connu.

Timmermans n'a jamais perdu le contact du milieu qui l'a vu naître et grandir. Les Flamands ont le goût des fables. Ils aiment les contes, ils aiment la plaisanterie, ils aiment les fêtes. Ce fut précisément à l'occasion d'une fête



Le peintre à l'œuvre dans son atelier



qu'on rendit à Timmermans le plus grand hommage qu'on puisse témoigner à un poète.

La petite ville de Lier, dont il est citoyen, devait célébrer les noces d'or d'un vieux couple et l'on avait organisé « un défilé de Pallieter », un cortège de kermesse où figuraient, en chair et en os, tous les personnages du livre de Timmermans. Dans des voitures, à cheval, à pied, tout comme s'ils avaient été autre chose que les créations de la fantaisie d'un poète, on voyait défiler des hommes vivants, des hommes traînant leurs envies, leurs chagrins ou affichant leurs joies.

Et les spectateurs faisaient la haie dans les rues, reconnaissaient les personnages, agitaient les mains en signe d'amitié, comme on le témoigne au voisin qui rentre au pays après un long voyage.

Otto Alfred Palitzsch

Le père de famille « La Cathédrale de Lissene-entouré de ses amies, les belles fruitières Clichés : Sado

ghe » (peinture.) Dans cette composition d'un cachet légèrement réservé, le poète et le peintre se sont rencontrés



Destinées en tourbillons

Au centième de seconde...

SUPPOSONS un homme de lettres qui s'est mis en tête d'écrire un roman, et qui, dès le début, se heurte à la question de savoir où et comment le commencer. Mais il a une idée géniale. Il décroche son appareil photographique et s'en va jusqu'à la gare. Un simple déclic; le cliché a été pris à l'improviste. Notre romancier va pouvoir trouver l'inspiration; mais le problème est désormais renversé: au lieu d'une intrigue, on en découvre des douzaines. Notre écrivain n'a plus que l'embarras du choix

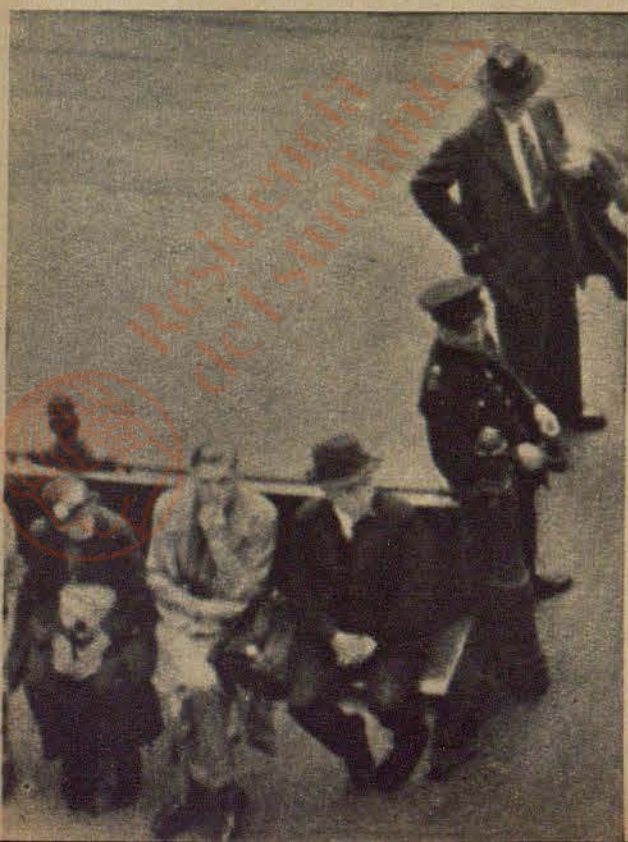
«L'Amour voyage» ou «Le Bouquet»? Un monsieur portant malle et valise, une dame le suit: n'est-ce pas là, campée sur les boggies d'un rapide, une étrange histoire d'amour en perspective? S'il n'y avait que cela! Mais voici un homme porteur d'un immense bouquet; et n'est-ce pas aussi quelque chose de singulier?



«La veuve Raymond se débrouille». Pas mauvais titre pour un roman populiste. «Le petit Pierre, que sa maman est allée attendre au train, a trouvé un portefeuille et...» (à suivre)



«Bécassine à Fouilly-les-Oies». Voilà qui promet une histoire humoristique et savoureuse! «Bécassine passait à Fouilly-les Oies; le hasard a voulu qu'elle se foulât le pied devant la maison du maire, ce qui a changé du tout au tout la face des choses...»



«Seul dans la grand'ville». Voilà, à n'en pas douter, un thème psychologique dont ce jeune homme méditatif et de clair vêtu, fournirait le développement, un thème qu'un poème suffirait peut-être à étoffer

Préférez-vous un roman policier! «Ce matin-là l'homme de service N° 23 poussait, comme à l'accoutumée, son diable sur le quai; il était loin de se douter des conséquences d'une activité aussi innocente. Une cruche à lait, juchée sur une malle en osier vint à choir; la malle perdit à son tour l'équilibre, et tout-à-coup...» Le prologue rêve, quoi!... Cliché Voigt

Les foyers d'infection et leur répercussion dans l'organisme

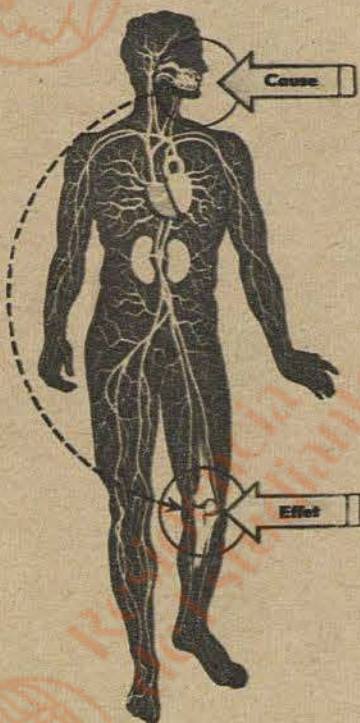
Quand nous tombons malades, c'est surtout le siège apparent de l'infection qui retient notre attention; et la plupart du temps nous en négligeons la cause pour n'en considérer que les effets. Les foyers d'infection nous offrent, à ce propos, un exemple frappant. Ils siègent généralement dans les glandes, les dents, ou toute autre partie du corps: dans bien des cas, le malade souffre du cœur, des articulations, des reins; il se plaint des yeux ou de la peau. Les foyers d'infection résultent généralement de la carie, affection très répandue et presque toujours évitable, ou de la parodontose. L'évolution de la maladie est la suivante: l'émail d'une dent est légèrement détérioré, les agents d'infection pénètrent ainsi dans la dent par la brèche et en suivant les canaux microscopiques de la pulpe.

Il en résulte une inflammation dentaire douloureuse, justement redoutée, et si le traitement ne commence pas immédiatement, la pulpe dentaire meurt, se putréfie: les toxines sécrétées passent dans tout l'organisme. 86 % des rhumatismes ont

pour cause les infections locales et les affections dentaires y ont leur bonne part. Si tous les hommes voulaient bien observer une hygiène rationnelle de la bouche, les affections dentaires et leurs conséquences deviendraient rares. Mais il n'en est malheureusement rien. Il ne suffit pas de procéder chaque matin à un nettoyage

hâtif. Les soins des dents exigent une brosse individuelle, une bonne pâte dentifrice, comme Chlorodont par exemple; et surtout, chaque soir, avant de se mettre au lit, un brossage méthodique de tout l'appareil, seul procédé qui le débarrasse des fragments d'aliments. Pour que toutes ces mesures soient efficaces, il faut une nourriture appropriée, soigneusement mastiquée; un contrôle permanent de la dentition s'impose afin de faire réparer immédiatement les plus petits accidents

qu'on y constate. L'hygiène ainsi comprise vous assurera non seulement une bonne dentition, mais elle préservera la santé de votre organisme tout entier.



Le dentifrice de qualité

Chlorodont

vous conservera les dents saines



En pleine ville d'Ankara, on croise encore des paysannes portant le pantalon et dissimulant sous le voile leur silhouette et leurs traits; mais de tels spectacles sont de plus en plus rares

Un petit pas en arrière? Non, les lunettes noires de cette jeune Turque d'aujourd'hui ne font que la protéger de la lumière éblouissante du soleil. Clichés: Dorothea Wilbrandt



Elles sont encore bien indécises, ces trois paysannes de la campagne d'Ankara. Elles sont à leur lessive et elles dissimulent jalousement leurs cous et leurs cheveux. Leur long pantalon ne disparaîtra guère qu'avec l'âne, monture qui reste le premier moyen de transport de la population turque

Le voile est tombé à regret peut-être





La lutte contre le doryphore, de 1824 à nos jours

Dessin de R. W. Heintsch

Une lutte acharnée a permis de contenir aux frontières allemandes le «*leptinotarsa decemlineata*»

Ennemi public n° 1

LE continent européen est menacé par un ennemi auprès duquel le blocus n'est rien et qui, dans un temps très court, aurait pu le livrer à la famine totale, si l'on ne s'était pas décidé à lutter contre lui par tous les moyens. Cet ennemi est un coléoptère, grand comme l'ongle, et aucun insecte n'est plus que lui nuisible à notre agriculture. Il porte le nom scientifique de «*leptinotarsa decemlineata*». On a commencé par l'appeler la bête du Colorado ; débaptisé, il est devenu la chrysomèle de la pomme de terre et le commun, à tort du reste, l'appelle le doryphore. Le parasite a déjà gagné une bataille. Et si l'on a pu enrayer sa seconde offensive, c'est grâce à une organisation modèle, au concours de gens qui se sont dépensés sans compter et à l'aide d'un matériel considérable.

Une petite bête inoffensive

Le danger persistera jusqu'à ce que la dernière larve ait été exterminée sur le continent européen. On comprendra aisément la menace, si l'on veut bien se souvenir de l'évolution de la chrysomèle dans son pays d'origine, l'Amérique du Nord. C'était, comme tous ses congénères, un petit scarabée de rien du tout, d'une innocence sans pareille, qui coulait une vie heureuse au pied des Montagnes Rocheuses, dans les solanées sauvages. En 1824, un zoologiste le découvrit dans l'Etat du

Colorado ; tout heureux de sa trouvaille, — un fort bel insecte, ma foi, et aux couleurs chatoyantes, — notre savant l'incorpora dans la faune en le dotant du nom de «*leptinotarsa decemlineata*». Pour le commun, ce fut la bête du Colorado. Car, en fin de compte, ce n'était qu'un insecte insignifiant, intéressant tout juste une demi-douzaine de savants, un insecte qui se contentait de vivre sur les pentes des montagnes en se nourrissant de morelles.

Mais ce genre de plantes constitue, pour l'homme, une ressource en aliments, en remèdes et en poisons. La contribution des morelles à l'histoire de l'humanité fournirait aisément la matière d'un roman : «*Une Famille de plantes*». Le tabac, la belladone, la tomate et la pomme de terre sont là pour l'attester. De tous ces végétaux, c'est la pomme de terre que le doryphore a choisie. Comme elle lui convient parfaitement et qu'elle était en abondance dans le Colorado, le parasite se multiplia dans des proportions extraordinaires ; et, désormais, il justifia le nom sous lequel il est connu des entomologistes : chrysomèle de la pomme de terre.

La première vague

Voilà donc notre coléoptère fixé dans son choix. Ce qui se passa par la suite constitue une page sans précédent dans les annales de l'histoire des

insectes. En 1859, le doryphore se trouvait encore à cent milles à l'ouest de Omaha, dans le Nebraska. En 1865, il survolait le Mississippi. Les savants américains relatent, à ce propos, que l'Illinois fut traversé par de gigantesques colonnes de l'armée des doryphores, se suivant les uns après les autres. En 1870, l'insecte est dans l'Indiana, l'Ohio, la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'Etat de New-York. Quatre ans plus tard, en 1874, il a atteint les bords de l'Atlantique, nouvelle alarme pour l'Europe.

En bien peu d'années, le mal s'était répandu comme la peste, grâce à la fécondité exceptionnelle de l'animal. En une seule année, trois générations éclosent, et c'est ainsi que la femelle du doryphore arrive à compter plus de trente millions de descendants. Il n'est pas extraordinaire que, dans ces conditions, on ait trouvé quelques centaines ou quelques milliers d'entre eux qui s'étaient abattus sur des navires ancrés au port et sur les entrepôts ; en sorte qu'on pouvait déjà considérer les chrysomèles comme arrivées en Europe.

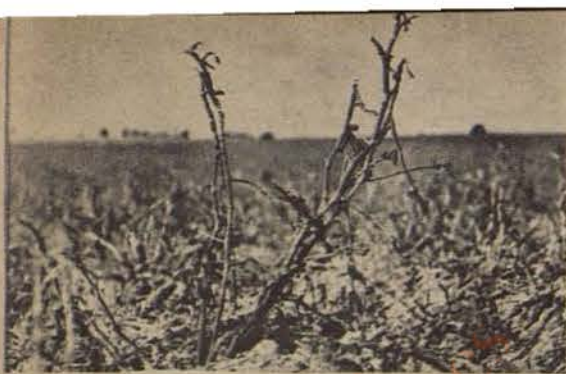
Mais, à l'est de l'Océan, nous étions sur nos gardes. On décréta l'interdiction d'importer les produits agricoles originaires de l'Amérique du Nord et, en particulier, les pommes de terre. Les navires furent fouillés de fond en comble et les paysans invités à surveiller de très près leurs cultures de

pommes de terre. Quelques doryphores n'en réussirent pas moins à franchir les barrages : en 1877, on en trouve à Muhlheim, sur le Rhin, et à Schildau, dans les environs de la Torgau, en plein centre du Reich. Dix ans plus tard, la bête du Colorado apparaît dans le voisinage de Hanovre. Puis, l'Allemagne connut une longue période d'accalmie ; le parasite ne fit que deux apparitions : en 1914 et en 1934, apporté chaque fois par des navires accostant au petit port de Stade. Ces deux tentatives d'invasion furent immédiatement et radicalement enrayerées.

Une tête de pont en Europe

L'invasion du territoire américain avait multiplié l'activité du doryphore que son insatiable poussait avec force vers l'Europe. Le danger qui menaçait désormais le «*continent des pommes de terre*» ne pouvait pas être négligé. Vers la fin de la guerre mondiale, la bête du Colorado réussit à mettre pied dans la région avoisinante de Bordeaux, et l'on n'y avait guère prêté autre attention. C'est seulement en 1922 qu'on découvre le péril et qu'on s'en effraya. Une enquête révèle que l'envahisseur a paisiblement pris possession d'un territoire qui s'étend sur deux cent cinquante kilomètres carrés. Le scarabée américain a établi une solide tête de pont en Europe.

Sur ce, la France connut treize années désastreuses. Tous les efforts pour



Le « désert total », voilà ce qui caractérise les terrains envahis par le doryphore. Une fois pestés par le parasite, d'immenses champs de pommes de terre sont entièrement détruits.



La culture des larves. Afin de pouvoir lutter d'une façon efficace contre le doryphore, il faut tout d'abord connaître les milieux favorables à son évolution. A cette fin, on s'est livré, en laboratoire, à un élevage méthodique de l'insecte. Les larves grandissent dans des éprouvettes. Des sacs en papier les empêchent de s'échapper.



La pomme de terre préférée. On a cultivé 1.068 variétés différentes de pommes de terre et on les a présentées aux doryphores. Dans chaque éprouvette logent cinq de ces gourmands convives, et des constatations quotidiennes permettent de connaître quelles sont leurs pommes de terre préférées, et celles qu'ils dédaignent.



La science contre l'appétit. Deux plants de pommes de terre : celui de droite traité par des produits chimiques, celui de gauche resté naturel. Au bout de deux jours, ce dernier est complètement dévoré, mais l'autre plant n'a pas été du goût des insectes. Des larves, à qui on a présenté des pommes de terre ainsi traitées, sont mortes d' inanition. On a, jusqu'ici, essayé avec succès de nouveaux produits chimiques.

combattre l'insecte furent vains. Le doryphore a conquis le pays entier et, bientôt, d'autres régions vont voir la menace se préciser : la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse. Telle était approximativement la situation en 1935. La frontière belge fut, à son tour, franchie. L'ennemi était à un peu plus de cinq lieues de la frontière allemande ! Et l'on se doute bien que cette distance n'était rien pour un explorateur qui venait de franchir cent quatre-vingts kilomètres dans son année.

En Allemagne, les autorités responsables se réunirent en conseil au grand complet ; il s'agissait, pour le moins, de mettre le peuple allemand à l'abri d'un péril qui menaçait sa nourriture essentielle. En novembre 1935, un organisme de défense est mis au point ; grâce à cette disposition de base, on allait pouvoir commencer la lutte.

L'invasion de l'Allemagne était attendue pour 1936. Elle eut lieu comme prévu : vingt-quatre communes à la frontière ouest furent infestées, mais le service de préservation, qui avait établi son quartier général à Heidelberg, était prêt à la lutte. Pendant l'hiver 1935-1936, cinq groupes automobiles étaient déjà à l'œuvre et disposaient sur place tout le matériel et tous les ingrédients nécessaires au combat. Au long de la frontière, une bande large d'une centaine de kilomètres fut déclarée zone dangereuse. A l'opposé de ce qui s'était passé dans les pays voisins, des mesures avaient été prises et le succès ne se fit pas attendre. On ne trouva plus le coléoptère qu'en 35 endroits, et au voisinage de la frontière des pays infestés.

L'année terrible : 1938

On avait compté sans l'année terrible : 1938 ! En automne 1937, le danger avait empiré, malgré les remarquables dispositions prises et bien que le doryphore ne se fût attaqué qu'à des régions où la pomme de terre ne constituait pas la seule culture. En octobre, on avait trouvé des larves enterrées et il fallait bien prévoir que le parasite envahirait davantage le sol allemand. Toujours en automne 1937, une conférence envisagea les mesures à prendre et put, tout d'abord, établir que de nouvelles migrations devaient être attendues de France, de Belgique, du Luxembourg, de Hollande et de Suisse. Cela signifiait une extension considérable du front de combat.

Les craintes qu'inspirait l'année 1938 furent dépassées par la réalité. Un communiqué officiel dit que les Etats voisins de la France : l'Allemagne, le Luxembourg, la Belgique, la Hollande et la Suisse, furent placés par les faits en face de tâches nouvelles et presque insurmontables.

Dès le début de l'année, les conditions de température se montrèrent aussi défavorables que possible. Mais, au printemps, nul ne se doutait des surprises que réservait l'été. La chose débuta en France : le 11 mars, à Versailles, on découvre le premier doryphore sur une motte de terre. L'Allemagne avait d'ailleurs inauguré la série noire : le 8 mars, on trouve un doryphore dans un cageot de salades, vraisemblablement en provenance de Perpignan. En avril, à la station franco-allemande d'Ahun, aménagée pour la lutte contre le parasite, on enregistre de nombreux cas isolés. Puis tout se calme et les experts peuvent souffler dans les derniers jours d'avril et en mai. La cause en est due au mauvais temps ; les scarabées ont soit regagné leurs abris souterrains, soit interrompu la ponte. Fin mai, les choses se gâtent. Le temps est de nouveau favorable à l'invasion des chrysomèles. Ce sont tout d'abord des journées torrides, puis des orages venus du sud-ouest.

Si l'on se reporte au recensement des lieux où furent découvertes les bêtes du Colorado, on se rend compte du danger immense que courut la récolte de pommes de terre.

Quelques exemples : une brave ménagère, dans sa buanderie, s'apprête à emplir un baquet d'eau quand, sur le robinet, elle découvre un doryphore ; des écoliers s'amuse sur le trottoir et y ramassent de beaux insectes rayés qu'ils s'empressent de montrer à leurs parents ; des cyclistes, en roulant, reçoivent des doryphores en plein visage. On en ramasse dans les gouttières, parmi la vieille ferraille, en un mot, dans des lieux sans aucune espèce de rapport avec les champs de pommes de terre.

L'alerte atteint son maximum. Le service de recherches est renforcé ; on fait appel au concours des écoliers, le nombre des endroits infestés ne cessant de grandir. En 1937, on trouvait à 35 places différentes 46 foyers de parasites ; en 1938, on comptait 14.841 foyers, et l'on situait en France l'origine de la migration. Les autres Etats voisins de la France : la Suisse, le Luxembourg, la Hollande, la Belgique, partagèrent le même sort que les régions frontalières allemandes.

Si l'on examine cette seule statistique, on peut croire à l'impuissance humaine vis-à-vis de cet ennemi public n° 1, le « leptinotarsa decemlineata ». Or, il suffit de citer un chiffre pour prouver le contraire : le nombre des foyers découverts en 1939 n'atteignait plus que 12.210. Le service des recherches et de défense avait donc enrégimenté la redoutable invasion de 1938.

La protection des cultures

Cet examen des faits nous apprend deux choses. Premièrement, les chiffres purs et simples révèlent l'étendue du péril qui menace l'Europe. Deuxièmement, on voit sans peine que, si le péril a pu être détourné, c'est au service allemand des recherches qu'on le doit. En 1938, des savants étrangers, au congrès international des entomologistes qui se tenait à Berlin, ont fait son éloge mérité, car les régions encore attaquées par le doryphore sont de plus en plus restreintes.

Ce furent en majeure partie les champs de pommes de terre qui menaçaient d'être rongés jusqu'aux tiges. Pour peu qu'on les eût laissés faire, larves rouges et scarabées striés d'écarlate eussent, en un rien de temps, transformé les plus belles cultures en déserts ; on y aurait vainement cherché le moindre plant. Aussi la récolte s'en fût-elle ressentie dans une large mesure. Les dégradations eussent pu s'élever jusqu'à 95 % de la récolte. Les trente millions de descendants qu'une seule femelle engendrait dans une année suffiraient à détruire deux hectares et demi plantés en tubercules, ce qui représente une perte de 45 tonnes de pommes de terre comestibles, au bas mot le contenu de trois fourgons de chemin de fer ; et il ne s'agit là que des ravages causés par les descendants d'une seule femelle.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne n'a jamais connu jusqu'ici de menace aussi grave. Une défense énergique a su y parer. Mais le moindre relâchement de la surveillance entraînerait sans retard de nouveaux assauts de l'ennemi. Aussi, les pays déjà infestés ont le devoir de fournir le maximum d'efforts pour endiguer le péril en Europe occidentale, le réduire au minimum et bouter le parasite hors du continent.

Huit moyens de combat

Huit moyens de lutte sont à la disposition de l'organisme allemand, qui, on le sait, a fait ses preuves. En tout

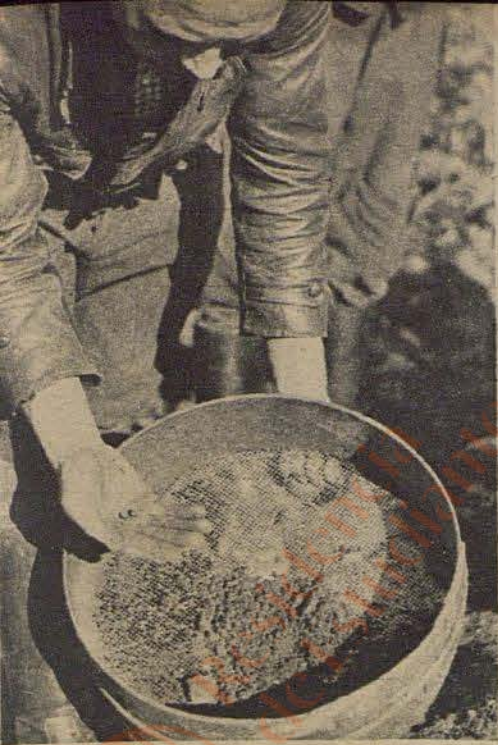


Un flot d'expérimentation. Pour empêcher les larves de s'échapper du terrain où on les observe, celui-ci a été entouré d'un fossé rempli de liquide nocif. Cette sorte d'ilot artificiel est utilisable jusqu'au moment où les larves se métamorphosent en insectes complets, ailés.

premier lieu, le service des recherches qui, de tous ses moyens, exerce sa propagande dans les ménages et les écoles. Puis, viennent les colonnes de recherches comptant 12 à 15 personnes explorant régulièrement les champs ; le maire lui-même dirige ces travaux. Dès qu'on trouve la moindre trace de doryphore, de larve ou d'œufs, c'est lui qu'on avertit immédiatement ou la police locale ; l'endroit est marqué, l'insecte détruit selon un procédé spécial, tandis que les larves et les œufs sont laissés sur place, à la disposition des spécialistes.

Dès qu'on a repéré les foyers, le troisième combat entre en action pour les réduire à néant. Si le terrain décèle des larves, des cocons ou de jeunes insectes, on le passe au tamis. Des injecteurs spéciaux sont mis en œuvre pour désinfecter le sol qu'on imprègne de sulfure de carbone à l'aide d'aiguilles appropriées. Quant aux plants de pommes de terre qui ont résisté à l'assaut des insectes, on les protège au moyen d'une injection antioxydante, c'est-à-dire que, dans un rayon de trois cents mètres, on asperge toute la végétation d'une solution d'arséniate de chaux. Pour réaliser le maximum de précautions, tous les foyers repérés sont l'objet d'une surveillance spéciale. Dans la zone dangereuse, on va jusqu'à injecter préventivement les champs intacts.

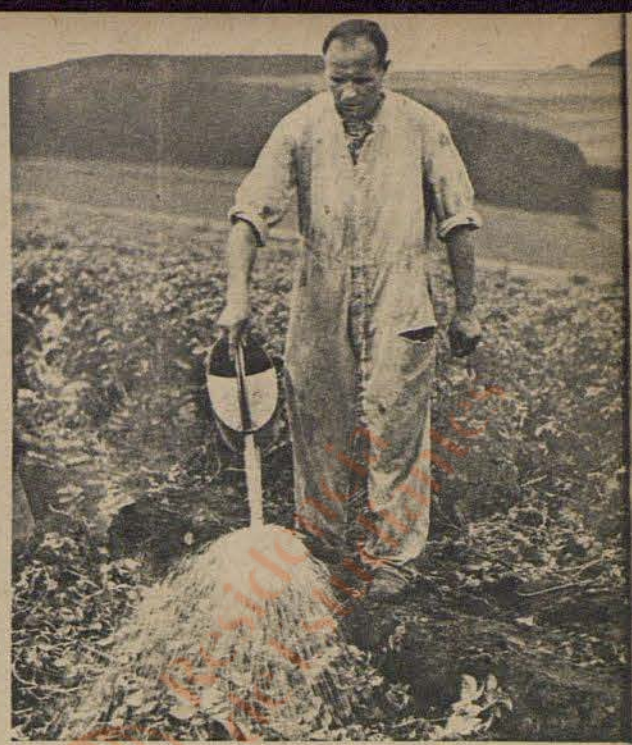
Ces huit mesures constituent, grâce à une organisation sans défauts, une arme efficace qui maintient aux frontières de l'Allemagne le flot des envahisseurs. Elles prouvent qu'il a suffi d'identifier la lutte contre le parasite à la cause du peuple pour que le succès couronnât l'effort. Il est évident que, seuls, les 716 spécialistes, techniciens, employés et ouvriers affectés au service de défense contre les chrysomèles de la pomme de terre n'auraient pu mener à bien toute la lutte. Ils n'auraient pu se glorifier, pour la première fois dans l'histoire des campagnes contre le parasite, d'avoir tenu le doryphore en échec. Tous les succès ne furent rendus possibles que par l'éducation des écoliers, des habitants des villes et des campagnes. On distribua des millions d'exemplaires de brochures, de tableaux, de feuilles explicatives, d'images. On présenta des films, on fit des conférences. Tout cela était nécessaire pour compléter l'action du premier des moyens mis en œuvre : le service des recherches qui dirige toute la lutte.



On commence pratiquement la lutte en examinant si les larves se sont déjà enfoncées dans le sol pour leur dernière métamorphose. En conséquence, on passe au crible la terre qui entoure les plantes atteintes. Quand on trouve des larves...



... on désinfecte le sol. Avec des seringues à longues aiguilles, on injecte dans le sol du carbonate de soude, poison mortel pour l'insecte. Le sel chimique détruit tout d'abord les nids enterrés



Mais pour que la victoire soit complète, on doit arracher toutes les plantes qui entourent la place infestée, les jeter dans une fosse et les arroser avec du carbonate de soude. Et pour plus de sûreté...

Que réserve l'avenir?

Nous en avons pour bien des années à fouiller, injecter, désinfecter; car il est possible que la chaleur éventuellement accablante des mois de mai et juin nous vaille de nouvelles menaces, et qu'il pleuve une fois de plus des doryphores sur l'Europe centrale. La tâche est donc d'une importance capitale pour tout le continent: il s'agit de tarir la source des migrations; il s'agit également d'empêcher les chrysomèles d'exercer leurs ravages dans de nouveaux domaines.

Le doryphore n'a pas d'ennemi naturel qui le contiendrait dans des limites plus normales. Il fallait chercher une analogie et tenter, en l'occurrence, un remède semblable à celui qu'on a appliqué contre le phylloxéra: cultiver une plante immunisée.

Il n'est pas impossible qu'on fasse, grâce à un procédé nouveau, une hécatombe des bêtes du Colorado. A l'institut de biologie du Reich, on a établi, après des recherches scientifiques, qu'une moisissure, la « beuveria efusa », s'attaquait aux doryphores qui en meurent; et l'on envisage, d'ores et déjà, d'infecter les parasites avec les spores de ce champignon. Les insectes malades contamineront leurs congénères, ce qui déterminera l'extinction progressive de leur race.

D'autre part, on a pu constater que le péril était beaucoup moins grave si l'on plante les pommes de terre au milieu de juin plutôt qu'au milieu de mai. Il faut, à ce propos, se souvenir que l'hivernage des coléoptères prend fin assez tôt au printemps; la famine les guette s'ils ne trouvent pas la nourriture de leur choix, et leur descendance s'en trouve d'autant diminuée.

Mais, jusqu'à nouvel ordre, c'est le service de défense qui fournit les meilleurs moyens de combat. Perfectionner cette arme et lui faciliter sa propagande, telle est la tâche de tous les Européens. L'enjeu en vaut la peine. Il ne s'agit de rien de moins que d'éviter au continent la famine et une catastrophe économique.

... voici l'attaque à coups de pulvérisateur. Les insectes isolés sont détruits par les gouttelettes d'arséniate de chaux répandues sur les champs tout entiers. Voilà comment on détruit le doryphore, parasite public n° 1 pour l'Europe, et qui, après bien des attaques, finira par disparaître de notre continent.

Clichés du Dr. Croy



Ce que j'ai vu à Moscou

Le coût de la vie à Moscou

Comment vivait ces derniers temps le citoyen des Soviets ?

Logés étroitement, une chambre par famille environ, les habitants de la capitale bolchevique sont uniquement préoccupés à se ravitailler en vivres, pendant leurs heures de repos. Ils sont à l'affût des occasions et cherchent à se procurer les choses au meilleur prix ; car tout ce qui est de première nécessité est introuvable, et, en général, très cher. Depuis un an environ, la capitale est suffisamment approvisionnée en vivres ; mais ils sont rationnés et les prix sont taxés. Ces derniers étaient si élevés que la grande masse ne pouvait même pas se procurer l'indispensable. Il en allait de même pour les vêtements.

Voici quelques prix par kilogramme :

	Roubles
Pain	2 50
Beurre	28 —
Saucisson (basse qualité)	19 —
Saucisson (premier choix)	35 —
Viande (bas morceaux)	14 —
Viande (premier choix)	24 —
Farine (qualité courante)	4 80
Choux (non taxés)	7 —
Pommes de terre (prix taxés)	0 80
Pommes de terre (marché libre)	1 à 1 50
Poisson	10 à 15 —
Fromage (qualité courante)	25 —
Sucre	5 50

Le prix des vêtements dépassait toutes les possibilités d'achat :

Costume de confection en tissu grossier	800 —
Costume de qualité supérieure	1.200 —

Pardessus d'hiver	900 —
Manteau d'hiver pour dame, avec col en fourrure de chat	1.200 —
Souliers (qualité inférieure)	200 —
Souliers (bonne qualité)	400 —

Ces prix n'étaient pas en rapport avec les revenus de la majeure partie des travailleurs. Les salaires mensuels à Moscou étaient les suivants :

Métallurgistes	300 —
Médecin de campagne	350 —
Ingénieur	600 —
Dame comptable	400 —
Dame facteur des postes	200 —
Manœuvre	150 —

Le calcul est aisé. Ces professions, choisies au hasard parmi d'autres, ne sont pas en rapport avec le coût de la vie, même en tenant compte du fait que, en U.R.S.S. la ménagère occupe un emploi. Mais comment la famille d'un métallurgiste avec trois ou quatre enfants mineurs pourrait-elle joindre les deux bouts ? Ce qu'elle touche suffit à peine pour mettre à la marmite la soupe aux choux et le gruau qui, suivant un proverbe russe, constituent « notre repas ».

La caste privilégiée

Cependant à côté de ces salaires de famine, il en existait d'autres ; c'étaient ceux d'une caste, supérieure dans cet Etat où la base serait l'égalité. Cette classe privilégiée se détache nettement de la grisaille des masses ; mais pour l'apercevoir il faut avoir vécu quelques temps à Moscou. Qui la compose ? L'ouvrier qui s'est élevé au-dessus de sa condition, le « stachanov » ; le directeur d'une usine (c'est le titre que

portent les directeurs de toutes les usines d'Etat ; il n'y a du reste que celles-là) ; la première danseuse du Grand Opéra de Moscou ; le conducteur du tracteur du kholkose modèle ; l'écrivain et l'artiste en renom. Même à l'intérieur de cette aristocratie populaire, les revenus variaient beaucoup. Les comédiens, et tous les artistes en général, étaient les mieux payés. Ils arrivaient à obtenir les traitements maximum de l'Etat communiste. Le directeur d'un théâtre réputé gagnait, par exemple, 30.000 roubles par mois, et une danseuse 10.000 roubles. En dehors des hauts fonctionnaires du gouvernement ou du parti communiste, seuls les artistes avaient droit à des appartements de deux ou trois pièces ; ils étaient aussi les seuls, du reste, à pouvoir en acquitter le loyer. Un stachanov gagnait jusqu'à 1.200 roubles par mois, et le directeur d'usine de 1.500 à 3.000 roubles. Tous deux appartenaient, en outre, à une catégorie privilégiée, susceptible de se voir attribuer des primes donnant droit à des avantages particuliers (villa, auto).

Ces faits prouvent que « la patrie du socialisme », comme on a si souvent appelé l'U.R.S.S. en première page des *Isviestia*, journal du gouvernement, et de la *Pravda*, journal du parti communiste, présentait des contrastes bien extraordinaires.

Du reste c'est dans le pays tout entier qu'on rencontrait des oppositions de ce genre. La vieille capitale des tsars, le « cher grand village » des Russes d'autrefois, Moscou aux mille églises pittoresques, avec ses maisons à deux étages, aux toits bruns de rouille et les palais des marchands, agonisait, tuée par les façades criardes des bâtiments neufs, élevés par les Bolchevistes dans un style qui singeait le classique et le byzantin. Ces construc-

tions semblaient des décors de théâtre, sans aucun rapport avec le paysage russe, cadre idéal du vieux Moscou villageois, construit autour des bâtiments historiques du Kremlin.

Les larges avenues des parcs et du boulevard Gorki semblaient déguisées sous la façade des nouveaux édifices. On eût dit de la mise en scène. Des deux côtés de la Moscova les nouveaux groupes d'habitations montraient les tendances de l'avenir. Les architectes bolchevistes voulaient habiller Moscou à l'américaine ; et pour couronner tout cela, la capitale de la révolution universelle devait avoir, le long de la Moscova, un palais des Soviets, rejetant, dans l'ombre du passé, le Kremlin symbolique et les coupoles dorées des cathédrales de la ville.

On avait envisagé une bâtisse de 400 mètres de haut, et au faite, la statue gigantesque (100 mètres) de Lénine qui, du sommet de cette horreur babylonienne, chef d'œuvre révolutionnaire dans tous les sens, devait tendre l'index vers l'ouest. On avait déjà élevé une partie de la charpente métallique et l'inauguration devait avoir lieu en 1943 !...

On était fier de ces édifices. La propagande soviétique faisait croire au peuple qu'il n'existait rien de semblable à travers le monde, et tous le croyaient, depuis le paysan du Kolkhose, venu en délégation dans la capitale, jusqu'aux membres eux-mêmes de la caste supérieure. Sans le moindre contact avec l'étranger, ils n'avaient pas la possibilité de comparer. Il faut pourtant signaler que le métro de Moscou est excessivement moderne ; ses stations sont luxueuses et même souvent, construites avec beaucoup de goût ; mais il ne date que de cinq ans et ne comprend que trois petites lignes. Les Moscovites, pour la plupart, igno-

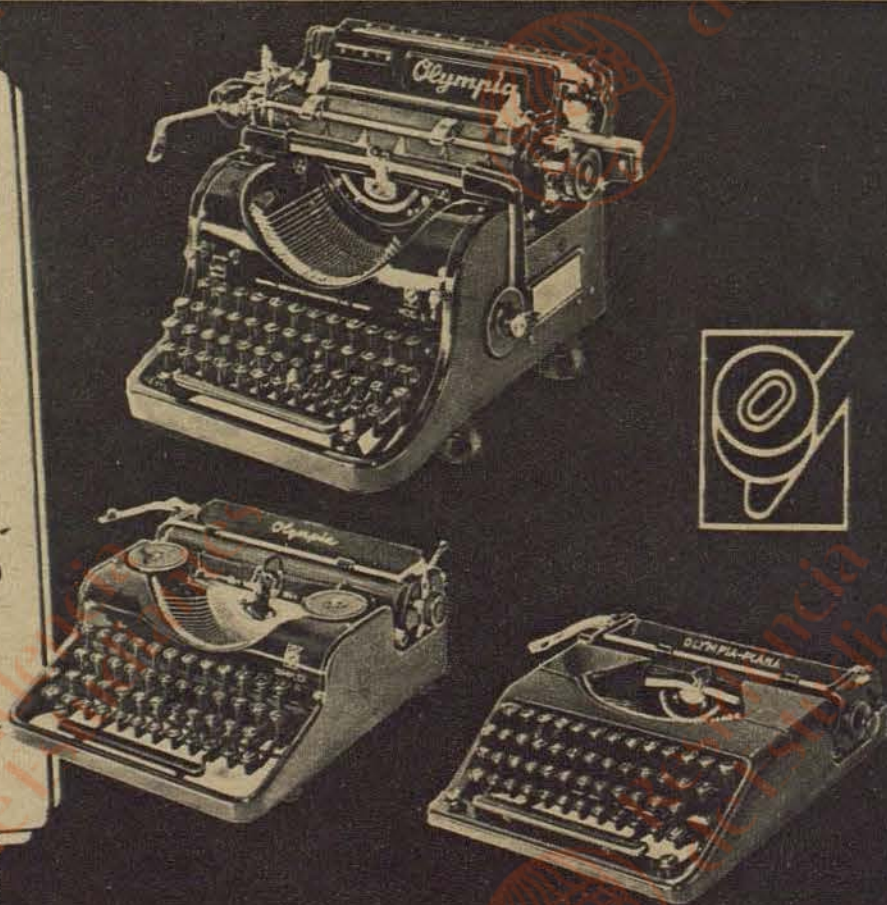
Pour tous les usages

OLYMPIA présente la machine à écrire qui convient. Pour le bureau, l'OLYMPIA 8, dont les multiples qualités ont fait leurs preuves, existe avec chariots de différentes longueurs, et tabulateur décimal. En machines portatives, OLYMPIA offre les modèles suivants : ELITE, PROGRESS et SIMPLEX, ainsi que la PLANA, la première machine à écrire allemande en construction plate. Tous ces modèles, quelles que soient leurs différences de prix et d'emploi, ont en commun la marque, et celle-ci garantit la qualité.

Olympia

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France :



MACHINES A ECRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers

En vente à : Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb.

Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

ient que d'autres pays connaissent les chemins de fer souterrains depuis plus de quarante ans, et que les trains satisfont à un trafic dix fois supérieur. Ces gens avaient la naïveté d'un enfant persuadé que son jouet est le plus beau de tous. Cette illusion candide les consolait des misères de la vie quotidienne et ils vivaient dans l'espoir, né de toute cette agitation, qu'après l'exécution de tous les plans quinquennaux (on se trouvait déjà dans la quatrième année du troisième plan) le pays serait comblé d'abondance.

C'était la seule croyance qu'on avait laissée au citoyen soviétique. La religion, c'était de « l'opium pour les masses », et par suite, le bolchevisme avait privé de ses églises un des peuples les plus pieux de la terre. Ce qui bouleversait davantage, à Moscou, c'était l'aspect de ces temples en ruines. On disait jadis que la ville en possédait quarante fois quarante; et il y en a tout au moins un millier, en comptant les chapelles privées des marchands opulents.

Pendant les journées d'octobre, on avait arraché les cloches de toutes ces maisons de Dieu, ces cloches qui, jadis, au jour de Pâques, sonnaient à toute volée, appelant à la fête les fidèles qui, selon les traditions millénaires échangeaient entre eux le baiser de paix.

Les « ci-devant » et les églises

Les coupoles avaient été défoncées, les croix abattues. Lorsque les nefs qui, autrefois, avaient servi à la prière, n'étaient pas trop démolies, on les aménageait en cinémas, en garages, en hangars et même en appartements. Les tuyaux rouillés des poêles passaient par les orifices des fenêtres, et la fumée en s'échappant, noircissait les

vieux vitraux. Le caissier du cinéma était assis où se trouvait jadis l'autel; et des orchestres de jazz jouaient, au cours des entr'actes, après la présentation de films à tendance bolcheviste, de films qui devaient inciter les masses à un rendement supérieur du travail. Pourtant, dans quinze à vingt églises on disait encore la messe. C'était une des plaisanteries de la constitution démocratique de 1936. Ces églises, bien entendu, n'avaient plus de cloches, et les croyants devaient en assurer l'entretien. Ils se privaient de l'essentiel pour accomplir cette pieuse obligation. Les fidèles étaient, en grande partie, des gens âgés, des « ci-devant », comme on appelait en U.R.S.S., l'ancienne bourgeoisie.

Très peu, parmi ces anciens avaient pu, sans dommage, endurer la tourmente des journées de la révolution et la misère des années de famine. C'étaient le plus souvent des savants, des médecins qui, vieux et las, comblaient les lacunes de la jeune génération. On les distinguait toujours parmi la foule monotone qui se mouvait dans les rues, vers les restaurants monstres, les boutiques de vivres. On voyait, à leurs vêtements qu'un quart de siècle auparavant ils avaient été élégants et chics; et de vieux yeux, dans la figure délicate d'une femme, cachée sous un petit chapeau démodé, semblaient dire à l'étranger: « Il fut un temps où nous étions tout comme toi. »

Mais c'est au théâtre, et voici encore un des multiples contrastes de ce pays mystérieux et fantastique, que le monde des ci-devant semblait renaître. Malgré la bolchevisation, le peuple russe a conservé tout l'amour d'autrefois pour les spectacles. Les exubérances des temps révolutionnaires s'étaient calmées et on avait repris les

grands classiques: Tchekov, Ostrovski, des adaptations d'œuvres de Tolstoï et de Gogol. C'était la vieille Russie que le théâtre soviétique faisait revivre sur la scène; et le spectacle paraissait tellement « russe » aux spectateurs que la salle croulait sous les applaudissements. Pour l'Opéra, il en allait de même. Toute l'ambiance merveilleuse de la religion orthodoxe se révélait dans « Boris Godounov » et le ballet, qui avait hérité de toutes les traditions classiques de la danse russe, avait encore perfectionné son art.

Par beaucoup de points, Moscou se rattache à l'Asie: C'est tout d'abord la ville même, dans son ensemble, puis les mœurs, et surtout, le sang qui court dans les veines du peuple. Des journalistes avaient, certain soir, demandé au ministre d'un Etat de l'Asie du sud, qui s'était rendu en Russie, ce qui l'avait frappé le plus à Moscou. Il répondit que bien des choses lui rappelaient son pays et que ce qui lui avait semblé le plus caractéristique, c'était le nouveau style qu'on avait adopté depuis un an seulement dans l'architecture, et les éléments bizarres et pleins de fantaisies qu'on avait introduits au théâtre, aussi bien dans les décors que dans la musique. Il est, en effet, très curieux de constater la tendance asiatique qu'on rencontrait à Moscou. Cela avait commencé par la reconstitution de l'atmosphère orientale dans la mise en scène, les danses polovstiennes du « Prince Igor », par exemple, qui révélèrent une propension particulière du théâtre bolchevique. Le grand enthousiasme avec lequel le public accueillait les expositions des groupements d'artistes bouriates, mongols, usbèques, tadjiks et d'autres citoyens de l'Asie centrale soviétique, était significatif de l'orientation que se manifestait et qui aboutit à l'introduction dans le voca-

bulaire de la presse d'expressions nettement asiatiques.

Derrière les vitres verdâtres

Les potentats bolchevistes dépendaient des sommes fabuleuses pour le théâtre. Un exemple: les décors pour la représentation de « Boris Godounov » au Grand Opéra coûtèrent trois millions de roubles. Le peuple avait faim; mais il disposait d'excellentes scènes. Seulement il y avait bien peu de camarades pour en jouir. Les gens mouraient lentement, à l'étroit dans leurs logements sans air, mais on n'épargnait ni les roubles, ni la place, pour deux édifices pompeux: le « Théâtre Central de l'Armée Rouge » construit en forme d'étoile et la « Salle Tschaikowski ».

C'était Moscou, version 1941. La dictature du Proletariat était devenue la dictature d'un potentat unique et d'une clique hiérarchisée qu'il nourrissait et tenait à sa merci. On peut trouver des analogies dans l'histoire en se reportant à l'époque de Tamerlan, aux jours du gouvernement mongol, ou au règne d'Ivan le Terrible, qui chassa les Tartares pour remplacer leur tyrannie par un autre régime de terreur. Il est significatif de constater que les historiens bolchevistes appellent Ivan le Terrible le « Grand Rassembleur des terres russes » et le magnifiant.

Un fait est à noter: Le dictateur bolcheviste reste invisible à la masse qu'il gouverne. Derrière des glaces verdâtres, à l'épreuve des coups de feu, protégé par une garde d' corps, toujours prête à tirer, tel le tsar Paul 1^{er}, il passe dans les rues à toute allure, aperçu de quelques uns seulement.

Les services de propagande prétendent, bien entendu, que ce potentat n'était que l'exécuteur du communisme.

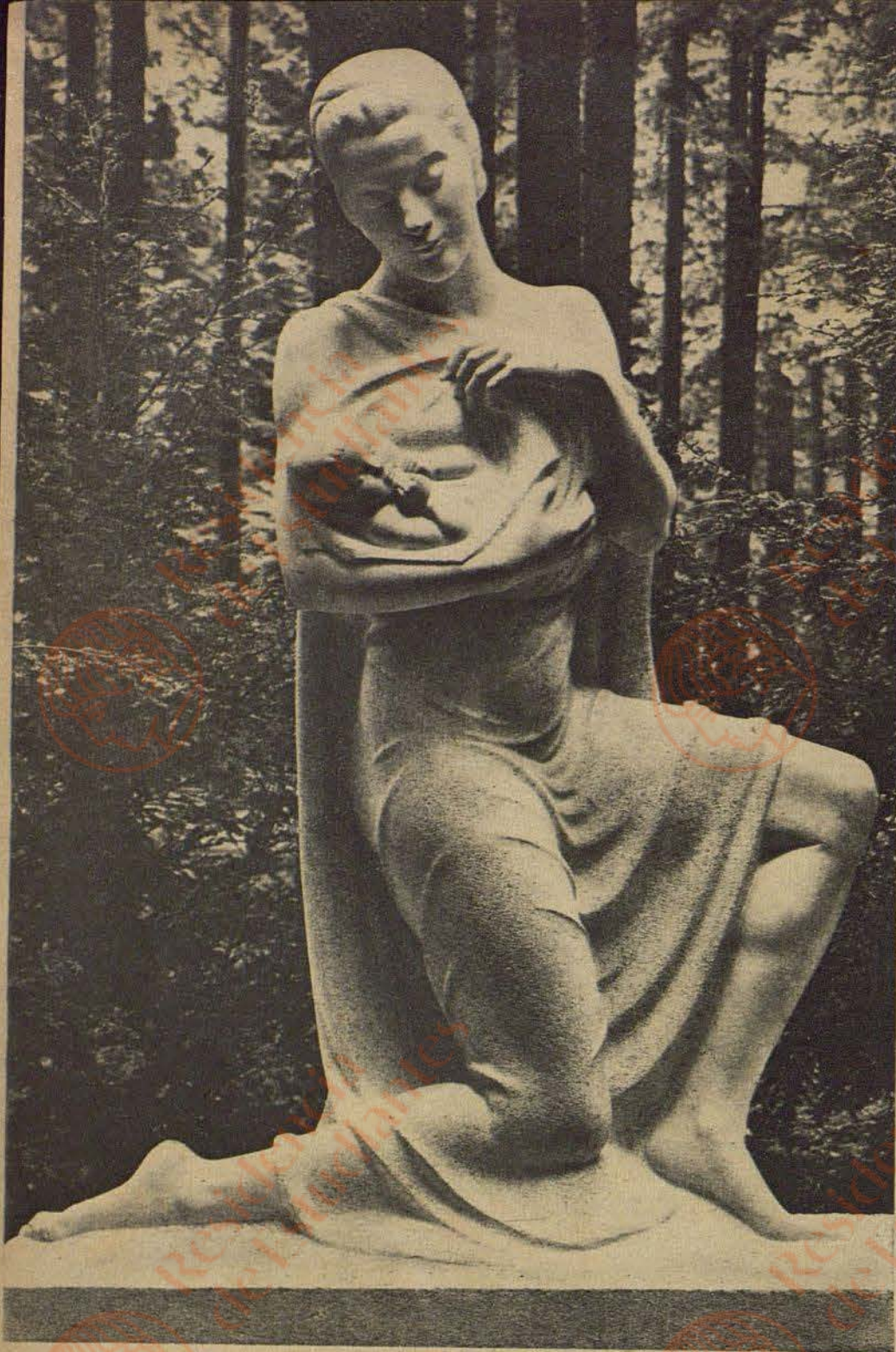
Suite page 42

FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG

Rolleiflex-Rolleicord
Ils sont 400.000 à en faire l'éloge!

ROLLEIFLEX
ROLLEICORD

KÖHNE



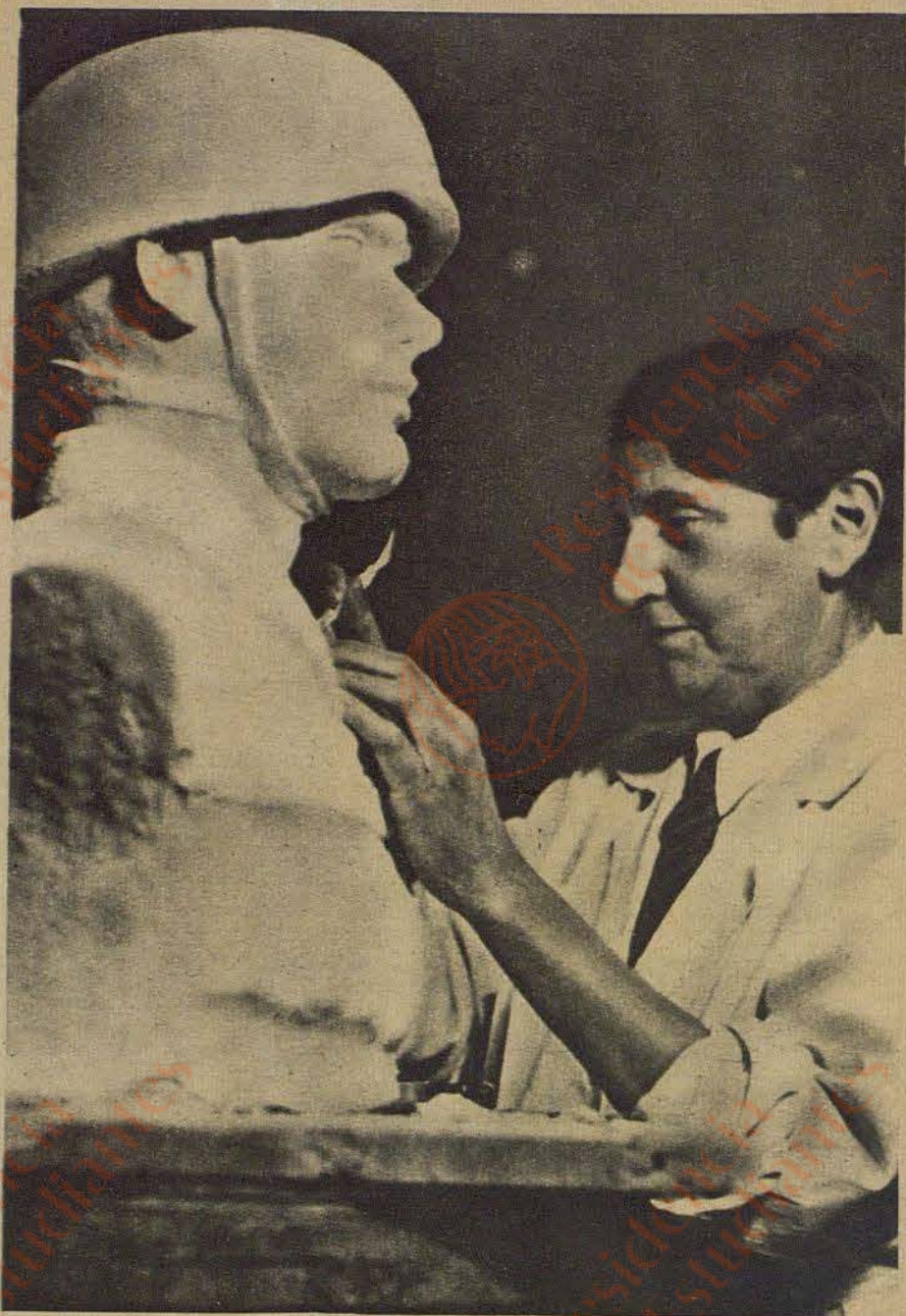
Mère et enfant: œuvre nouvelle de Milly Steger. C'est un magnifique monument funéraire qui se trouve au cimetière de Munich. La maman meurt en donnant la vie à son enfant. La sculpture émeut par le sentiment profond qui s'en dégage, et sa facture à la fois noble et sévère

Une femme sculpteur



UNE femme sculpteur? Mais oui; qui, toute seule, s'est créé un nom et qu'on range depuis longtemps parmi les maîtres. Dès son jeune âge, Milly Steger s'est consacrée à cet art difficile, et elle eut la chance, pour l'enseigner, de trouver sur son chemin un artiste réputé, Georg Kolbe, grand maître par surcroît. Milly Steger s'est à son tour attaquée à la représentation des formes humaines. Deux choses la préoccupent: donner vie à ses sculptures et rendre la force et la simplicité. Des œuvres magistrales, démontrent que Milly Steger a sans doute atteint son idéal. Ses créations lui survivront

Un modèle en plâtre. Milly Steger achève un lanceur de javelot. L'œuvre est d'une rare finesse. La statuette en plâtre doit servir de modèle à une statue de pierre et de bronze



En l'honneur du soldat allemand, Milly Steger, à soixante ans, exécute le buste d'un parachutiste. Aux grandes époques, les exploits guerriers inspirent l'artiste et fécondent son travail



Des mains qui créent. Les doigts disposent la glaise souple, et c'est l'ébauche. Le modèle sera en plâtre; moins malléable sans doute, mais plus précis et plus durable

Clichés Barbara Lüdecke



Un modéliste de Copenhague
a créé ces cinq chapeaux en s'inspirant du passé.
Ce coquet bonnet dont la garniture paraît si origi-
nale copie la coiffure qu'on voit sur une des sculp-
tures représentant Nofretete, la belle reine d'Egypte

MODES D'HIER

Mode d'aujourd'hui

La coiffure à l'alsacienne
a inspiré le créateur: admirez l'élégance du grand
nœud qu'orne une fleur à la mode Clichés: Lüdecke



Les jeunes Flamandes de jadis
portaient des coiffes en fourrure du même goût,
agrémentées de grands papillons de velours et de soie



Les Espagnoles se coiffaient de la résille
et plantaient sur leur tête un feutre
noir de fière allure; et . . .

...la Française, au temps de la Convention
arborait le léger chapeau pointu et
plein de malice que vous voyez ici



Tout en haut, dans les Alpes d'Oetzal, à la lisière du bois, une jeune fille en costume tyrolien escalade la montagne. Elle se retourne et jette un regard en arrière, sur le paysage grandiose et sauvage de son pays natal, sur la ferme qui était ce qu'elle avait de plus précieux au monde... Quelle est cette femme, et quel motif la pousse vers le poste-frontière, loin des prairies de son village? C'est tout simplement Ilse Exl, la directrice du célèbre théâtre rustique de Vienne, le Théâtre Exl

Les cimes de la colère et de l'amour

On tourne « Le Paysan parjure », d'Anzengruber



Elle joue le premier rôle du film « Le Paysan parjure », tiré du puissant drame de Ludwig Anzengruber, le célèbre poète populaire. On tourne à 3.000 mètres d'altitude Clichés: Voigt



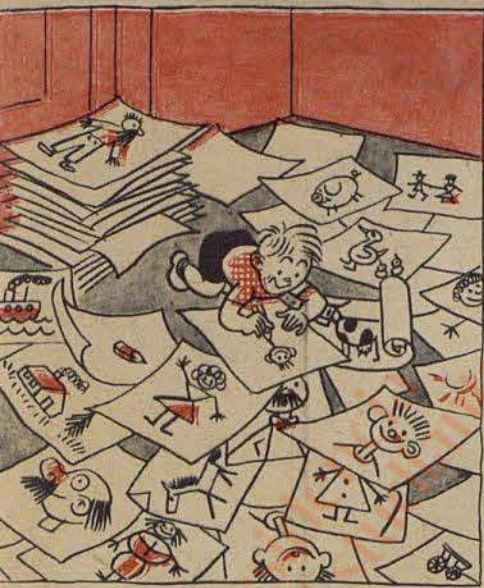
«Voulez-vous jouer avec moi?» demande Ilse Exl, et garçons et filles ne se font pas tirer l'oreille

Dans la vallée de l'Ach, représentée également dans la pièce de Anzengruber, se pressent et les cinéastes brandissant leurs appareils, et les curieux accourus en voisins du village de Sölden



Alors, il faut tout dire...?

C'est ce que timidement nous demandait le caricaturiste Manfred Schmidt, quand nous l'avons prié de raconter sa vie. Nous avons tout de même réussi à le faire parler sans réticence...



Manfred Schmidt égrène ses souvenirs : Mon père tenait une papeterie. Le papier ne coûtait rien, je m'en donnais à cœur joie. Par la suite, je m'engouai pour le saxophone ; mes parents, n'y tenant plus, me dirent : « Tout, mais pas ça ! Reviens plutôt au dessin... »



Sorti de l'école, je m'adonnai au cinéma, mais on ne voulut pas de moi comme metteur en scène. Me rendant compte qu'un crayon est, en quelque sorte, moins encombrant qu'une caméra, je dus bien me résigner au dessin



Les rédactions, ça me connaît. A onze ans on me flanquait à la porte de la première. Je tentai de m'y réintroduire en douce, mais le concierge veillait, et le col de ma veste eut à en souffrir. Il faut vous dire qu'il me prenait pour un mauvais plaisant

Manfred Schmidt, tout au moins d'apparence, est le plus délicat de nos dessinateurs. Il ressemble à l'un de ces grands garçons qu'on oublie toujours derrière leur frère aîné, et qui acceptent cette situation avec un courageux sourire. Seulement, Manfred Schmidt n'a pas de frère aîné ; ce qui le gêne, c'est la vie dont les décors lui paraissent encore trop grands. Cela ne signifie pas qu'il n'ait encore rien vu. Bien au contraire il a voyagé, dans l'Europe entière et même en Amérique du Nord. Il a passé son enfance à Brême, et chaque année, pendant les vacances, il prenait passage sur le vapeur d'un oncle, véritable marin de la vieille école qui l'instruisit dans l'art de la navigation, mais qui lui apprit surtout à passer une journée entière sans prononcer plus d'une demi-douzaine de paroles. C'est pour cela,

peut-être, que tous ceux qui prient Manfred Schmidt de leur rendre visite se trouvent totalement déçus. Ils avaient pensé que les caricaturistes étaient des gens plaisants, spirituels, vivant dans les jeux de mots. Mais le sourire joyeux de Manfred Schmidt est tout ce que l'on voit de lui, et nul ne lui garde rancune quand il prend congé de bonne heure. Manfred a trois grandes amours : les bateaux, le vin rouge et les livres, particulièrement ceux qui sont rongés des vers. Il peut passer des heures entières dans sa petite maison, à l'autre bout de Berlin, à suivre du regard les légères embarcations qui flânent sur la Havel, jusqu'à ce qu'un beau jour le reprenne la nostalgie des grands bateaux ; alors, il part pour Brême ou pour Marseille, ou pour Amsterdam.

Il clame à cor et à cri toute la difficulté de son travail. Il dit que ce n'est

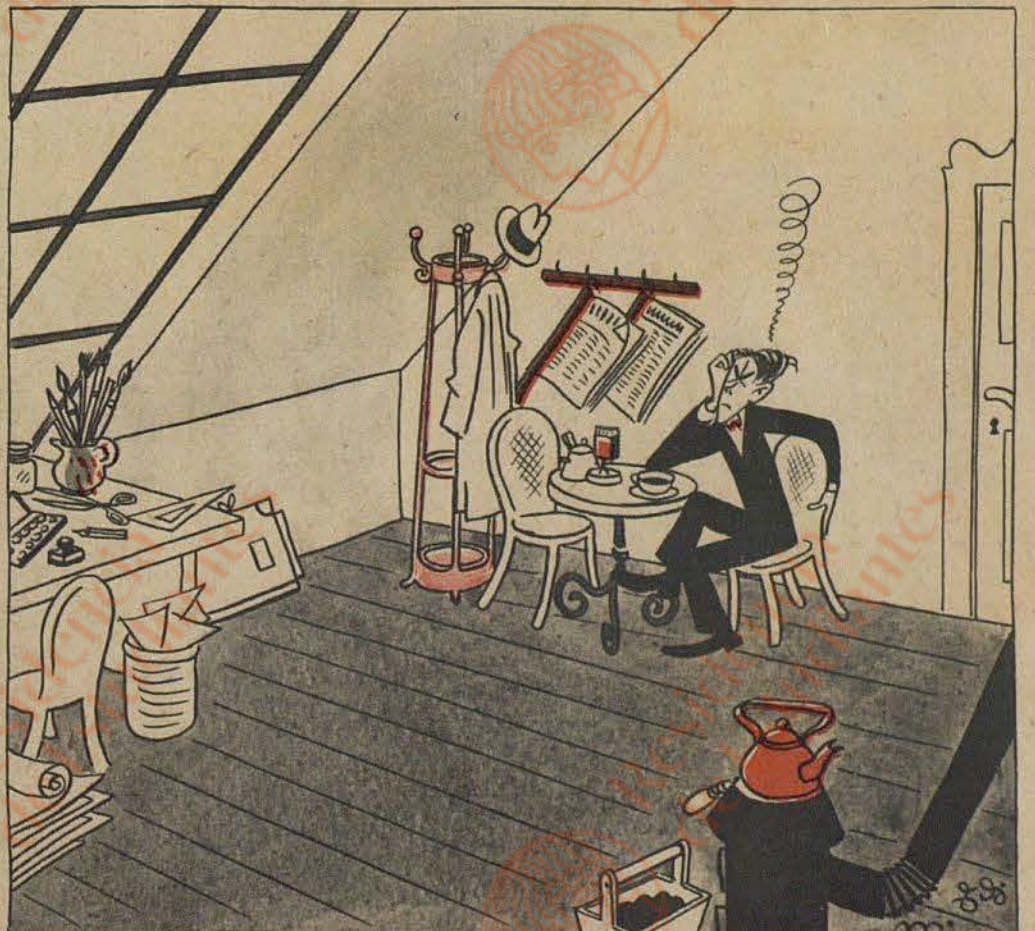
pas facile d'avoir des idées. Mais c'est ce que tout le monde prétend. Seulement, il réussit quand même à en trouver quelques-unes. Nous apprécions beaucoup ses petits dessins ; mais son ambition est plus grande. Il voudrait... mais il va vous le dire lui-même :

— Certain jour, je reçus la visite d'un messenger de la rédaction qui me demanda de lui faire cadeau d'un de mes dessins. Je lui en donnai deux cents pour qu'il fit son choix. Le messenger feuilletait, feuilletait... A la fin il me dit : « Vous ne savez pas, j'attendrai encore un peu ! » Et depuis, ma plus grande ambition, c'est de réaliser quelque chose qui plairait à cet homme, un dessin tellement à son goût qu'il voudrait l'emporter tout de suite.

Jusqu'ici, Manfred Schmidt n'a pas encore réussi ; mais il est encore tellement jeune...



Il n'est pas facile de devenir dessinateur. Et il l'est encore moins d'avoir des idées qui plaisent aux autres. Une publication finit par me prendre à l'essai. Afin de satisfaire aux commandes, je mettais à profit les heures de repas, et l'on eût pu me découvrir en train de dessiner sur les pupitres d'un bureau de poste ; je n'ai jamais autant produit. Aujourd'hui encore, quand les idées ne viennent pas, je me transporte dans ces temps reculés, et aussitôt, ça vient tout seul !



Malheureusement, il ne pleut pas tous les jours ; je finis par échouer au cabaret. J'y pondais pas mal de choses. Ma femme ne voyait pas tout cela d'un bon œil. Mais elle eut, elle aussi, une idée : imaginez qu'elle m'a installé chez moi un petit café tout ce qu'il y a de plus authentique. J'ai même le droit d'y boire deux tasses à crédit !

Les idées drôles me venaient de préférence les jours de pluie où, installé sur un banc, j'avais pour tout spectacle un saule qui pleurait sur la rivière. Un agent qui passait crut que j'allais faire le plongeon et que j'écrivais ma lettre d'adieux

Ce que j'ai vu à Moscou

le mandataire de la dictature du prolétariat, celle que Lénine avait proclamée la dernière phase de la transformation de l'Etat et de l'économie capitalistes, en Etat et en économie socialistes.

Parmi la jeunesse privilégiée de la caste supérieure, ils étaient vraisemblablement quelques uns à y croire. En réalité, il suffisait d'une observation même superficielle, dégagée de tous préjugés, pour comprendre que le communisme des Bolchevistes s'arrêterait à cette dernière phase.

Le régime soviétique sut habilement profiter de l'occasion que le conflit actuel lui offrait. Le mot d'ordre de l'U.R.S.S. fut : « La patrie communiste, enserrée par les puissances capitalistes, est menacée par la guerre. » On augmenta fiévreusement la production des armements, on modifia la structure de l'armée, on décréta des lois de restrictions plus draconiennes encore, et on obligea la masse ouvrière à intensifier la production. En même temps la situation, déjà satisfaisante de la classe privilégiée, s'améliorait et ses membres ne se gênaient plus pour céder au penchant qui les entraînait vers la vie bourgeoise, sentiment compréhensible qui les poussait à la jouissance et à la possession.

Si la chose avait pu se développer davantage, elle eût certainement abouti à un contraste plus marquant encore entre cette hiérarchie sciemment créée par Staline et la masse monotone du peuple; si la classe privilégiée avait élargi un peu plus son cercle de vie, cela n'aurait eu aucune importance; on serait arrivé, en fin de compte, à la création d'un Etat qui, après avoir

Le Docteur vous dit...

Vous ronflez ? ...

Prenez garde à vos dents !

Ce n'est pas une plaisanterie, mais un fait bien connu de la plupart des dentistes : les personnes qui ronflent, celles qui respirent par la bouche, présentent souvent une couche de tartre dentaire particulièrement épaisse. Et la cause n'est pas difficile à trouver. Tout le monde a pu observer, par exemple, que le liquide des flaques d'eau s'évapore plus rapidement sous l'influence d'un vent prononcé. L'air que le ronfleur aspire et expire par la bouche a le même effet. La salive s'évapore et les sels qu'elle contient se déposent sur les dents.

C'est une raison de plus pour combattre cette singulière infirmité qui se produit surtout lorsque le ronfleur repose sur le dos. Cette position amène une tension des muscles du cou, ce qui provoque un relâchement de la mâchoire inférieure. Le mieux serait donc de se coucher sur le côté, moyen simple et sûr pour empêcher de ronfler. Voici un procédé pratique qui vise au

voulu l'exploitation des exploités, suivant la doctrine marxiste, aurait réuni, dans la main d'un seul homme, toutes les richesses d'un septième de la surface du globe. Et tout comme il s'était servi des dogmes communistes pour sa politique intérieure, cet Etat aurait propagé, à l'extérieur, l'idée de la Révolution mondiale, afin de poursuivre, avec brutalité, la réalisation de ses visées impérialistes. La victoire des troupes allemandes a désormais anéanti les projets du potentat du Kremlin.

même résultat : se coucher sur le côté droit, croiser les bras sur la poitrine de façon que la main droite touche l'épaule gauche, et vice versa. Si l'on change de côté, la mâchoire inférieure reste sur le bras inférieur. La bouche est pour ainsi dire bloquée et il devient impossible de ronfler. Seulement, attention à une chose, compliquée, surtout lorsque l'on dort : il ne faut pas changer de position !...

Certaines professions protègent-elles du cancer ?

Dans l'antiquité, déjà, on savait que la piqûre des abeilles, en introduisant dans le corps humain une petite dose de poison, hâtait certaines guérisons. Hippocrate indiquait qu'il fallait faire piquer par des abeilles les membres rhumatisants. La thérapeutique moderne utilise de même l'injection de venin d'abeilles. L'efficacité de ce venin ne semble pas, cependant se limiter à cela. On entend dire fréquemment que les apiculteurs, assez souvent piqués par les insectes dont ils ont soin, ne souffrent pas du cancer. Si cette observation est justifiée, elle sera d'une importance capitale pour les travaux médicaux concernant le cancer. Des tableaux statistiques viennent d'être dernièrement relevés. Il en résulte que les apiculteurs semblent réellement moins sujets au cancer que les autres personnes. Il est encore trop tôt pour tirer des déductions de ces constatations; mais elles justifient une étude plus approfondie de la question dans le cadre des recherches anti-cancéreuses.

Mentionnons aussi qu'on affirme la même chose, des bouchers. Eux aussi,

paraît-il, souffrent très rarement du cancer. Si cela est vrai, et si cette immunité est due au fait que les bouchers manipulent fréquemment de la viande fraîche et crue, du sang, et qu'ils ont un régime alimentaire fortement carné, voilà une question à résoudre et dont les centres de recherches médicaux devront bientôt s'occuper.

Les vitamines contre les maladies du sang

Sous le nom barbare de « agranulocytose » se cache une perniciose maladie du sang. Elle fut découverte, il y a une vingtaine d'années par le médecin allemand Werner Schultz. Il s'agit d'une leucopénie particulière qui occasionne de la fièvre, une forte angine, détermine des irritations muqueuses, des infections, et qui met le corps dans un état de déficience causée par le manque de leucocytes.

Des médecins allemands ont introduit récemment une thérapeutique nouvelle de cette maladie : ils pratiquèrent à leurs malades la transfusion du sang de personnes souffrant de leucémie, c'est-à-dire d'une augmentation parfois considérable de globules blancs. Dans bien des cas les malades atteints de leucémie sont incurables; mais leur sang dégénéré sauve la vie à d'autres hommes.

Une autre méthode de traitement vient de s'ajouter à cette thérapeutique émouvante. On a pu constater que certaines formes d'agranulocytose, surtout chez les sujets hypersensibles aux remèdes chimiques, ont pu être immédiatement guéries par une application de vitamines anti-pellagriques. Ces dernières ont également fait leurs preuves contre les troubles dus aux traitements par les médications de la série des sul-



Brillante et souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de **Kaweco**

fonamides. L'efficacité de ces composés chimiques, contre tous les microcoques, les indique dans le traitement d'affections dont le domaine s'étend de la fièvre puerpérale à la méningite, de la pneumonie au catharre de la vessie; mais ils causent fréquemment des accidents: cyanoses, dyspnées, céphalalgies. Si l'on adjoint au traitement par les sulfonamides une certaine quantité de vitamines anti-pellagriques, les maux secondaires disparaissent et les soins peuvent être continués.

La vitamine E contre la surdité

Le traitement de la surdité de l'oreille moyenne, due, en général, à la sclérose auriculaire (otosclérose) n'est par encore fixé de façon absolue.

On emploie les rayons X, les émanations actives du radium, les ondes courtes, et différentes autres médications comme l'huile de foie de morue, la levure de bière et bien d'autres remèdes contre une affection qui ne cesse d'empirer. Un médecin allemand, le docteur Baer, a, avec un succès remarquable, utilisé la vitamine E contre cette maladie. La sclérose auriculaire affecte, en général, les jeunes gens aux environs de la vingtième année, et plus les sujets atteints avancent en âge, plus la maladie évolue.

Dans de nombreux cas on a pu améliorer sensiblement l'état des malades en administrant la vitamine E dès l'apparition des premiers symptômes.

Si, jusqu'à présent, on ne peut considérer cette substance comme un remède radical, elle mérite néanmoins notre attention particulière; la vitamine E est une substance absolument inoffensive et d'un emploi très facile.

Humour et sport

Boxe clandestine

C'est avec une rare persistance que la municipalité de Stockholm arrive à supprimer les matches de boxe. Cette interdiction est particulièrement désagréable depuis que l'artiste peintre Olle Tandberg, champion d'Europe amateur, s'est classé professionnel. Pour épargner le voyage à Gothenbourg, où les combats professionnels de boxe sont autorisés, on a eu recours à une idée originale. On a créé, dans la capitale suédoise, un club, le « Tandberg », ayant pour but de présenter à Stockholm des matches de boxe en l'honneur du nouveau champion suédois. L'entrée n'y est permise qu'aux seuls membres qui doivent, pour leur écot, payer cent couronnes suédoises, ce qui leur donne le droit à deux soirées dans la maison du club. Le nombre des membres est limité à quatre cents, la salle ne contenant que quatre cents fauteuils rouges. Et chacun d'eux porte le nom d'un sociétaire, et les règles du club exigent que les invités viennent en frac à ces représentations exclusives. Il va de soi que la haute société de Stockholm ne manque aucune de ces soirées.

L'idée des Stockholmlois n'est pas tout à fait neuve: la boxe allemande peut en réclamer la paternité. Avant la Grande Guerre, la boxe était interdite en Allemagne. Mises à part Hambourg et Berlin, Francfort-sur-le-Main était une des principales villes où furent fondés des cercles de boxe. On exigeait la carte des membres admis aux matches et une descente de police contrôlait régulièrement les « passeports » des sociétaires. Des artistes, des industriels et de riches bourgeois

comptaient, dans la cité sur le Main, parmi les premiers amis de la boxe. Un soir, le Préfet de Police de Francfort assista au spectacle du ring; et, depuis, les boxeurs ont eu beau jeu pour continuer.

Le Président prophète

Au discours qu'il prononça, en 1931, à Paris, à l'occasion de la finale de la Coupe Davis, M. Gaston Doumergue, Président de la République française, dit entre autres: « Je regrette sincèrement de devoir aujourd'hui, pour la dernière fois, ouvrir la finale de la Coupe Davis... » Le public devint inquiet! Était-il possible? Le Président était-il tellement persuadé que la France allait perdre la Coupe? Et comment pouvait-il le dire si carrément?

« ...car, ajouta Doumergue, je ne suis pas candidat aux prochaines élections présidentielles. »

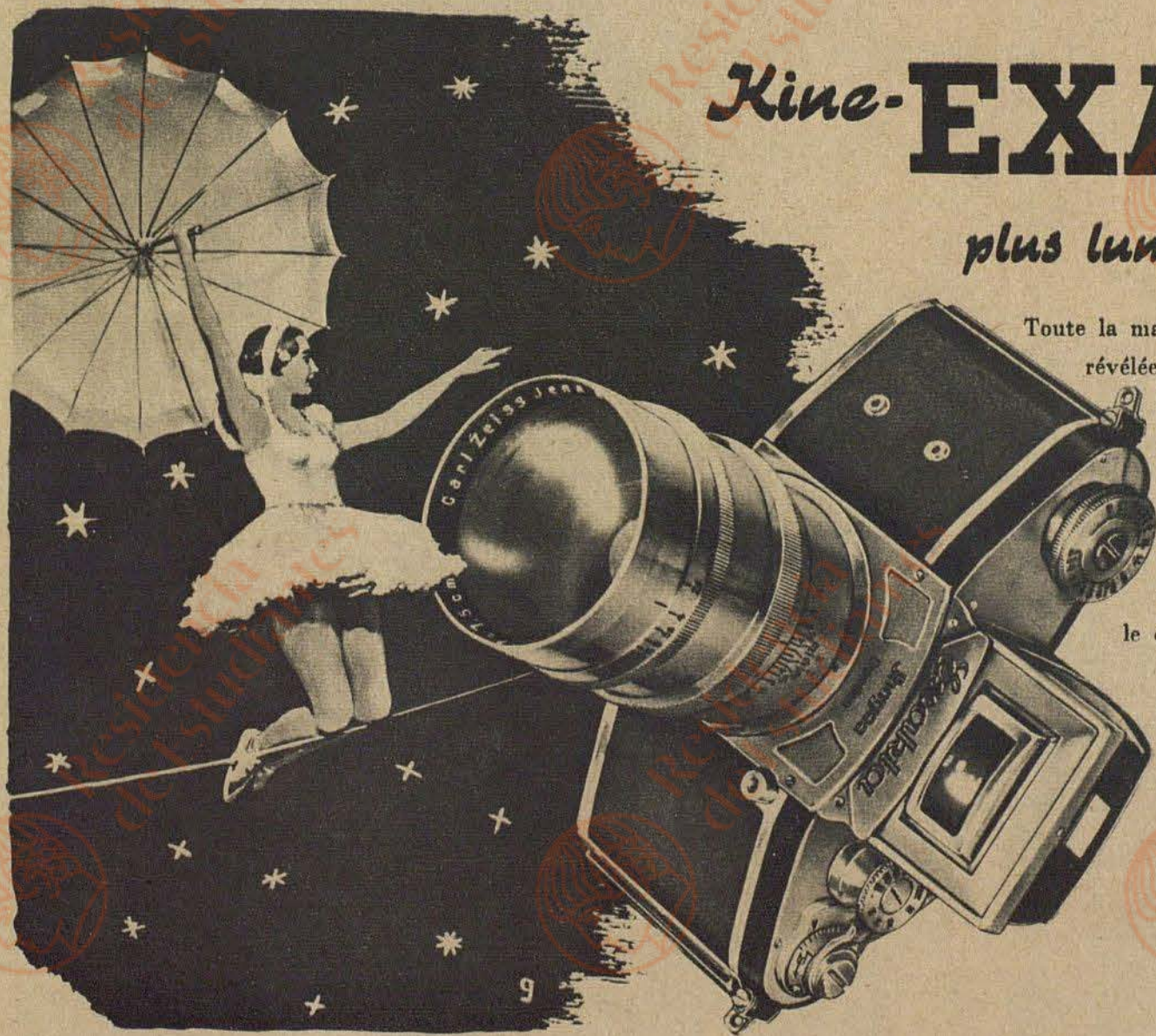
Blague à froid sur les courts

Dans ses meilleurs jours, Henri Cochet, l'enfant gâté du public, avait l'habitude de jouer tout à coup, pendant un match de tennis, avec une complète indifférence. Il se tenait sur le court comme un novice, faisant la moue, envoyant des balles dans le filet ou dans les couloirs, et perdait, de cette façon, un ou deux sets. Un jour qu'il rencontrait un partenaire dont le jeu était loin de valoir le sien, il retomba dans son habitude. Il perdit le premier set, puis le second, et paraissait si mal en forme que ses amis mêmes étaient persuadés que c'en était fait

d'Henri. On avait l'impression que Cochet allait s'endormir au beau milieu du jeu. Mais quelque chose d'inattendu le fit changer d'attitude: l'arbitre sortit de sa réserve obligatoire et demanda très poliment à Cochet si Monsieur avait bien dormi et s'il voulait bien permettre qu'on lui souhaitât le bonjour. Le public hurlait sa joie. Cochet se mit à jouer vraiment et son adversaire perdit la partie. L'arbitre était le comte Ludl Salm, un des plus grands pincés-sans-rire qu'aient connus les courts.

Robinson Crusoë, sauteur à la perche

Il n'y a pas longtemps que l'éducation physique joue un rôle important dans la vie de la nation. Beaucoup de champions, au début de leur carrière, ont dû recourir aux moyens les plus primitifs. C'est ainsi que Gustave Weinközt, de Cologne, champion renommé de saut à la perche et qui a pratiqué tous les sports, du football à la gymnastique aux agrès, abandonna un jour le monde civilisé pour se retirer dans une forêt. Il n'avait cependant pas l'intention de se faire ermite; mais n'ayant pas de stade à sa disposition, il choisit une carrière pour s'adonner à l'entraînement athlétique. Disciple fervent de Jahn, il s'était brisé les poignets en exécutant l'allemande à la barre fixe et il s'agissait maintenant de passer à une autre spécialité. Tel un Robinson Crusoë sur son île déserte, il construisit un sautoir à la lisière de la forêt, apporta du sable et s'arma d'une perche pour sauter en hauteur. Au travail, maintenant! Et dans leur muet langage, pins et sapins, ses premiers spectateurs, devaient se chuchoter confidentiellement l'un à l'autre: « Ce gars-là deviendra quelqu'un! »



Kine-EXAKTA

plus lumineux encore!

Toute la magie des motifs nocturnes vous sera révélée grâce au nouvel objectif de nuit extra-lumineux du Kiné-Exakta, le Biotar 1×1,5, f=7,5. Il nécessite un temps d'exposition inférieur de moitié à celui du diaphragme 1×2 et cinq fois plus petit que celui employé avec le diaphragme 1×3,5.

Pour tous renseignements concernant le reflex monoculaire de petit format, demandez les brochures détaillées sur « Kiné-Exakta » à



Dresden-Striesen 672



Quelle est cette étrange boîte! La femme venue vendre au marché a amené sa fillette. Très intriguée, mais nullement intimidée par le photographe, l'enfant née dans la forêt cambodgienne, n'avait jamais vu d'homme blanc.

INDOCHINE

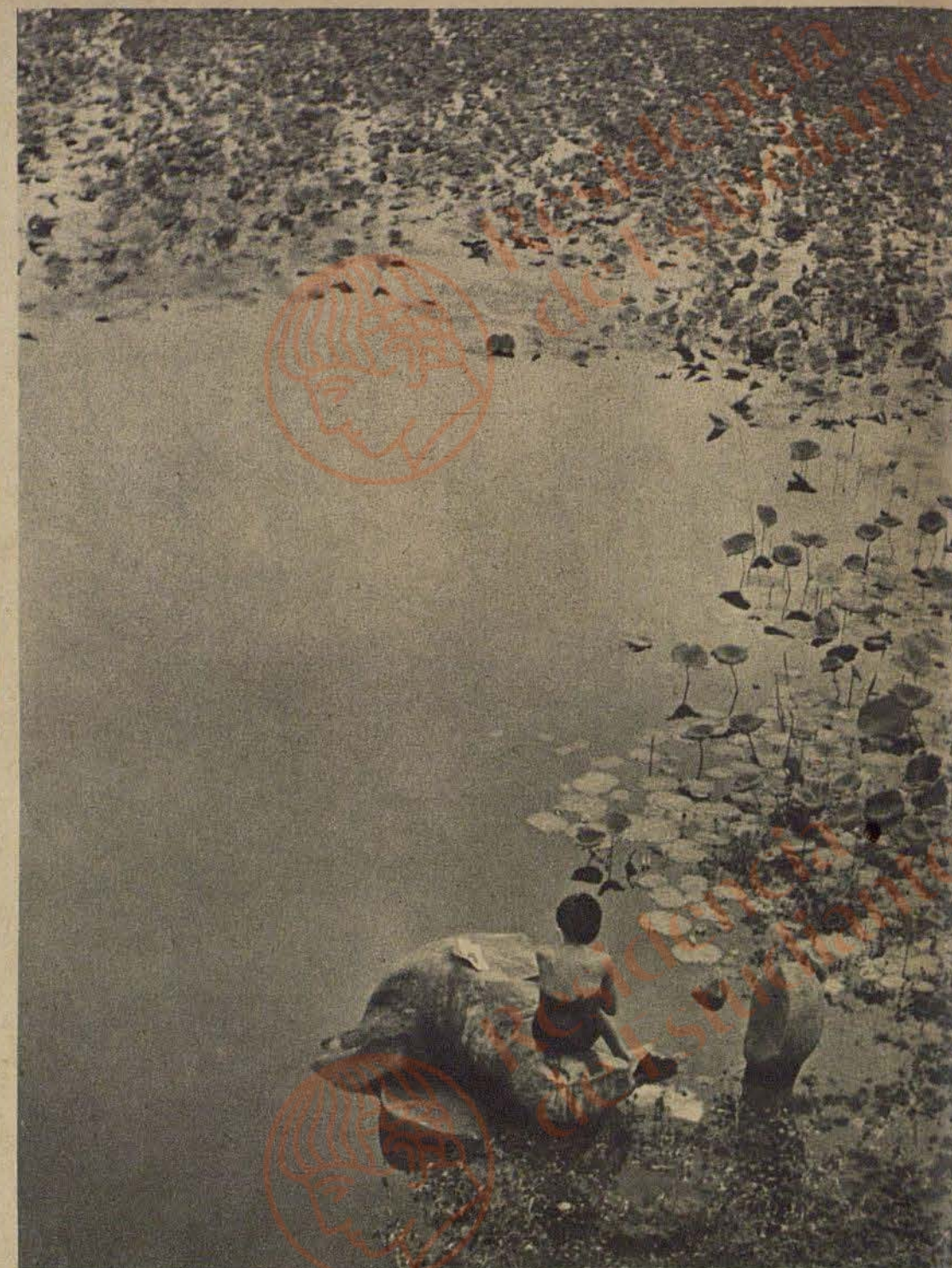
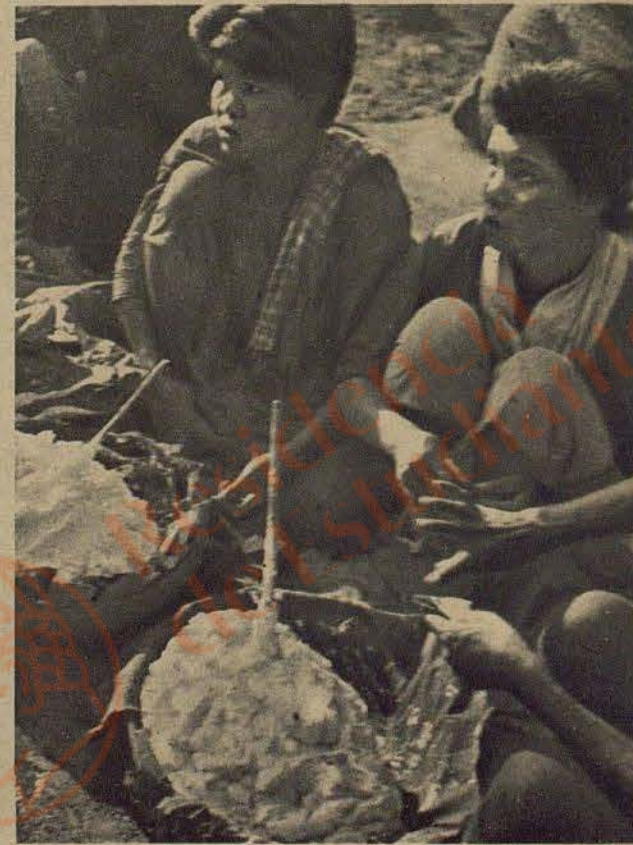
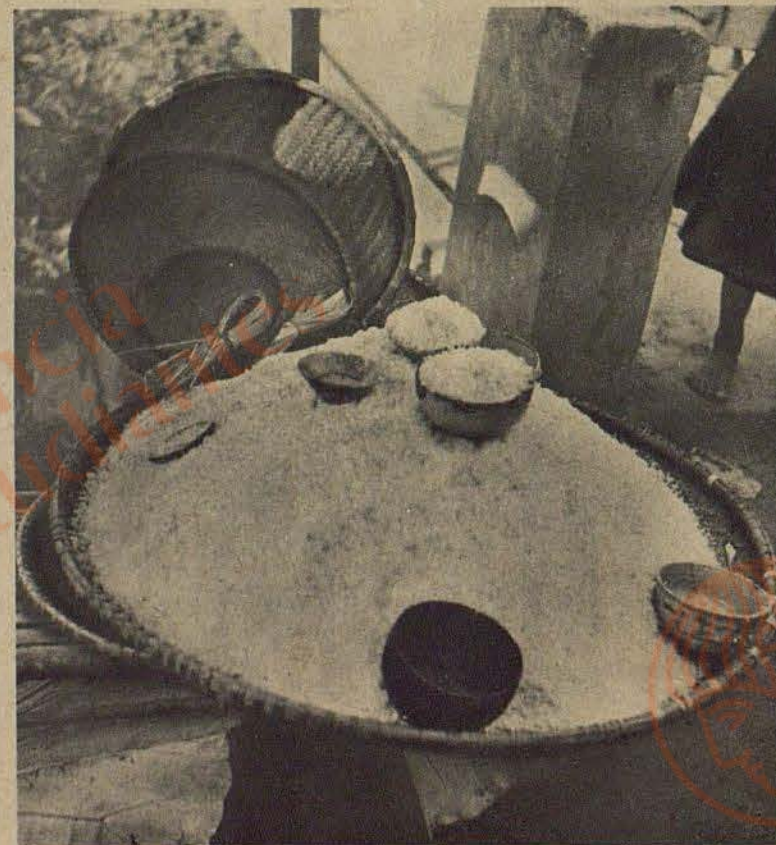
*pays de l'abondance
et du mystère*

Tous les clichés sont d'André Zucca

L'INDOCHINE, que des accords passés avec le Japon et le Thailand vient de mettre à l'ordre du jour, est, après l'Afrique du Nord, la plus importante des possessions coloniales françaises. Même après la cession de territoires au Thailand, les quatre protectorats du Tonkin, du Laos, de l'Annam et du Cambodge, ainsi que la colonie de Cochinchine, constituent un Empire dont la superficie égale celle de la France, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse réunies.



Jour de marché au Cambodge. Des légumes, du riz, du beurre : une bien petite partie de l'abondance de vivres que le climat tropical et la végétation luxuriante produisent à foison. La seule production du riz se chiffrait, par an, à 2 millions de tonnes. On cultive également le maïs, le mil, le manioc, le café, le soja, des plantes oléagineuses, et des textiles comme le jute et le coton. De grandes exploitations de mûriers favorisent la production de la soie.



Sur l'étang des lotus. Le jour se meurt, les feuilles plates se mirent une dernière fois dans l'eau opaline. Pas un souffle. Les fleurs de lotus dressent encore leurs lances tendues vers la lumière; mais, dès la nuit venue, les calices pourpres et roses s'ouvriront par milliers en l'honneur de Bouddha...



Obsèques solennelles au Tonkin. L'Indochine est au carrefour de l'Inde et de la Chine; le brahmanisme et le bouddhisme s'y sont rencontrés avec les doctrines de Confucius et de Lao-Tseu. Le bouddhisme prédomine, mais la croyance aux bons et aux mauvais génies est loin d'avoir disparu; ces esprits peuplent la nature depuis les temps les plus reculés.

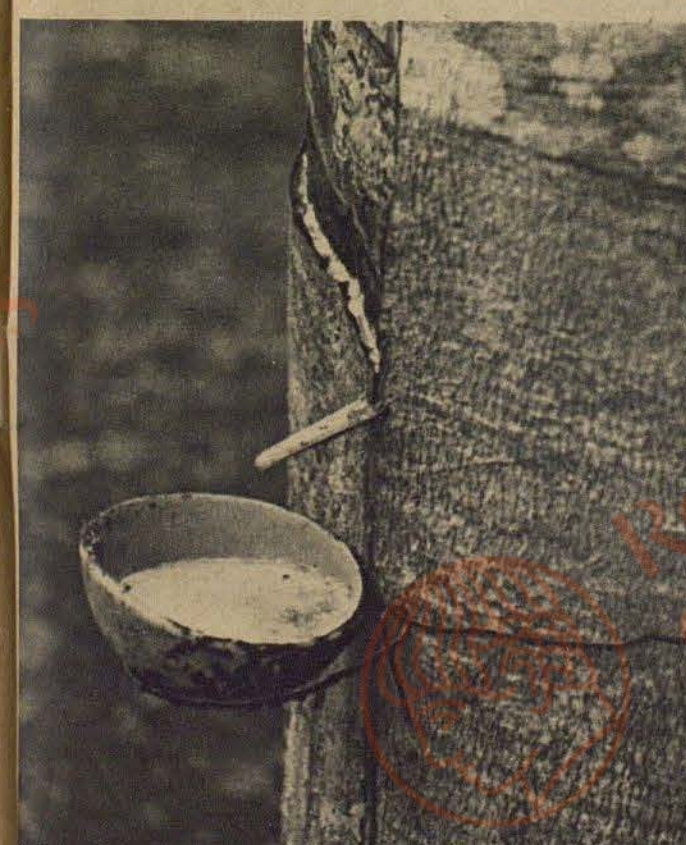
mais un Empire qui, malgré tous les efforts de la mère-patrie, n'est pas encore totalement exploité, et dont l'avenir offre les plus heureuses perspectives. Sans compter les produits alimentaires en abondance, l'Indochine possède un

sous-sol dont les trésors ont à peine été découverts : une houille de toute première qualité, du plomb et du zinc, de l'étain, du tungstène, du graphite et de l'or.

On peut s'attendre à toutes les sur-

prises dans ce pays situé au carrefour des civilisations hindoue et chinoise. Les temples fastueux, les ruines de villes mystérieuses sont déjà presque enfouis sous la végétation de la forêt vierge, envahissante et féconde.

Images bouddhiques dans un temple. Les temples antiques forment l'univers mystérieux où l'on célèbre le culte de Bouddha.



Un hévéa. La production du caoutchouc indochinois était relativement peu importante si on la compare à celle des colonies britanniques et néerlandaises avoisinantes.

Un Monsieur de Calcutta

Dans la douce chaleur du jour, la brise s'était levée, et, sous son souffle caressant, nous étions assis sur un banc. Je m'inclinai sur la main de la baronne, et je lui demandai d'être ma femme.

Nous avons passé plusieurs années d'un bonheur parfait. Puis, subitement, notre vie changea.

Le jour du baptême de Gracia, je ne sais plus quel caprice me prit, mais j'eus l'idée d'écrire à Michael Svalberg et de l'informer du hasard qui m'avait fait épouser une baronne portant le même nom que lui. Je ne reçus aucune réponse; mais c'en fut fait de ma tranquillité. Bien que la vie n'eût plus d'attraits pour moi, je ne gaspillais pas mes journées; seulement, j'avais l'impression d'être pris dans un filet d'intrigues que je discernais mal. J'étais incapable de me défaire de ce sentiment. Ma femme, elle-même, paraissait tout autre. Parfois, nous nous étreignions passionnément comme si nous avions craint un malheur. Nous habitions Rome, dans le triste palais de ma famille. Gracia avait trois ans. J'avais l'habitude, au coucher du soleil, de gravir le mont Palatin et de contempler la ville.

UN soir d'automne, je m'étais rendu à ma place habituelle, seul promeneur à cette heure tardive. A mes pieds, s'étendait le Forum; le cirque du Colisée brillait d'une pourpre éclatante, marbrée de l'ombre des baies. Les fenêtres des villas, au milieu des vignobles, faisaient tache dans le crépuscule. L'indigo des montagnes de Tivoli se colorait de violet sombre. Par instant, tout étincelait; on eût dit le reflet d'un brasier gigantesque. Puis, la nuit tomba; de cette nuit, un corps se détacha, perdu dans un ample manteau: c'était Michael Svalberg, de Calcutta.

Je compris immédiatement que j'avais pendant des années attendu cet instant. Je repris mon sang-froid et dis: — Bonsoir, Svalberg, vous êtes venu tout de même?

Il avait beaucoup changé. Ses yeux s'enfonçaient dans les orbites et quelques cheveux blancs argentaient de sillons curieux son crâne chauve.

— Bonsoir, fit-il à son tour.

Et il ajouta aussitôt:

— C'est ma première visite à Rome; je ne connais l'Italie que par la lecture, comme bien des choses du reste.

Nous commençâmes à déambuler par la ville sous un ciel scintillant d'étoiles, émeraude et rubis, diamants et turquoises. Il régnait une atmosphère ténébreuse, inquiétante comme s'il avait été minuit.

Je me sentais au pouvoir de cet homme. Telle une feuille, emportée par le souffle du vent, j'étais au gré des ondes de sa volonté, dressée contre moi, sans que j'en discernasse les motifs. Parfois la lumière d'une fenêtre jetait au passage un éclair sur ses traits; je saisisais au vol, un détail: un œil dur, au regard voilé, une bouche dont les lèvres tremblaient à la commissure, comme celles d'un enfant prêt à pleurer. A la fin, je n'en puis plus.

— Pourquoi allons-nous comme cela, par la ville, lui demandai-je?

Il rit, et d'une voix basse, instinctivement, il répondit:

— Où est ta maison? Mène-moi à ta maison!

J'obéis. La pluie s'était mise à tomber. Les étoiles, une à une, avaient disparu.

— L'univers se désagrège, dit Svalberg; et c'est moi son démon. Tous les inquiets sont des démons. Au moyen âge, on érigeait des créatures en pierre; à leurs pieds, à leurs mains, on mettait des griffes. Des griffes, j'en ai, moi aussi. Carlo Toricelli, tu es devant ma tombe. Michael Svalberg est mort, et c'est toi son assassin! Mon ombre retournera à Calcutta, ou à Bénarès, ou à Madras, vendre les peaux; et vraisemblablement elle continuera à se faire voler. Les biens de ce monde l'intéressent si peu! Et ce monde, Michael Svalberg n'a fait que le traverser. Michael Svalberg, c'est une boule de bil-



... je m'inclinai sur sa main et lui demandai d'être ma femme

lard. On le pousse, il glisse par-ci, par-là. Il heurte une autre bille, toute semblable à lui. Cette autre bille, c'est toi, Carlo Toricelli! Au moment du choc, les deux billes se brisent!

Nous étions arrivés devant mon palais, plongé dans la plus profonde obscurité. Sur l'ordre de Svalberg, nous nous étions assis sur les marches qui conduisaient au portail. La pluie ruisselait sur nos visages. Nous allumâmes une cigarette; deux points brillants s'allumèrent dans la nuit. Nous étions si près l'un de l'autre que nos souffles n'en faisaient qu'un; nous étions oppressés tous les deux.

— Vous ne voulez pas entrer, lui demandai-je?

— Non, mais si tu insistes...

— Oh! pour rien au monde, marmotai-je, les dents serrées.

— A la bonne heure, conclut-il, nous y voilà enfin! Tu me hais autant que je t'exécra.

NOTRE conversation prit un tour de plus en plus fantastique.

— Non, dis-je, je ne vous déteste pas, mais vous m'êtes bien désagréable; j'ai l'impression que vous me souhaitez du mal.

Je le vis allumer une seconde cigarette. Ses doigts qui tenaient l'allumette décelaient un calme terrible; et, à cet indice, je reconnus mon agitation.

— Je vais te conter une histoire, commença-t-il, une histoire bien bizarre. Il y avait une fois un homme, un homme que l'on appelait Michael Svalberg. C'était un vaurien de la pire espèce, un ivrogne, un joueur, le plus grand des paresseux. Voilà son caractère, bien que ses parents eussent été d'honnêtes gens, d'honnêtes gens pieux qui cherchèrent, en vain, à le rendre

meilleur. Il était riche; il dilapida tout ce qu'il possédait. Puis, un beau jour, il rencontra une femme. Le Svalberg ne croyait ni à la pureté ni à la chasteté des femmes. Il avait tellement vu de ces créatures qui ne lui avaient semblé ni chastes ni pures! Bien au contraire, il les comparait à de jeunes petits chiens, tout blancs, avides de déchirer à belles dents la proie mise à leur portée. Avec elles, on n'avait jamais fini d'en apprendre! Cependant le Svalberg avait rencontré une femme légèrement différente de celles-là. Au fait, elle n'était peut-être pas différente des autres; mais c'est ainsi qu'elle lui apparaissait. Cela arrive quelquefois. Quoi qu'il en soit, il advint ce que nul n'aurait cru possible. Le Svalberg commença à se transformer; il changeait rapidement. Il se traîna aux genoux de

payait, même pour ses plaisirs. Deux fois, en trois ans, il eut la nostalgie de sa patrie; mais ce fut avec un sentiment de malaise inexprimable qu'il en revint. C'était un nouvel homme et personne ne se souvenait plus de ce qu'il avait été. Un beau jour, une lettre lui apprit que sa jeune et jolie femme vivait encore et qu'elle venait de mettre au monde un innocent bébé. Vous pensez quel coup cela fit au Svalberg. Ses anciens sentiments se réveillèrent et il sentit le sang bouillir dans ses veines. Calcutta, ses belles maisons blanches lui parurent un enfer. Il boucla ses malles, il voulait vivre, vivre! Il voulait devenir bon, meilleur que cela encore. Pour la dernière fois, il joua sa vie sur une seule carte.

J'étais secoué de frissons. Je restais debout devant ma porte que je couvrais de mon corps.

— Vous n'entrerez pas ici, dis-je, comprenez bien qu'ici tout un bonheur nouveau s'est créé. Vous ne feriez que détruire...

Il rit et jeta au loin sa cigarette. — Ce bébé, si doux, si innocent, dit-il. Du reste, je suis déjà allé le voir.

Mes genoux commencèrent à fléchir.

— Et alors, demandai-je, sèchement.

— Allez donc aux quatre cent mille diables, vous! prononça-t-il.

Et il disparut dans la nuit...

NOTRE vie, désormais, s'écoula sans incident. Jamais je ne parlai à ma femme de ma rencontre avec Svalberg; elle n'y fit jamais aucune allusion, non plus. Durant des années, j'ai eu le sentiment d'avoir gagné son cœur; et cette pensée m'était particulièrement douce. Peu de temps après la mort de mon épouse, dont j'avais du reste informé Svalberg, je reçus la visite d'un certain Sylvestre Saint-Erth, de Calcutta. Je me souvins tout de suite de son adresse. C'était un petit homme quelconque, pas du tout romantique, et qui s'acquitta simplement de sa mission.

— Monsieur le comte, dit-il, je suis chargé de vous informer de la mort de M. de Svalberg, victime d'un accident de cheval.

— Cher Monsieur, lui dis-je d'un ton las, je connais fort bien M. de Svalberg, j'ai assisté à son enterrement.

Mais le petit homme, méfiant, se mit à cligner des yeux.

— Vous savez exactement ce qu'il en est, je pense. Je n'ai qu'à vous remettre cette lettre. M. de Svalberg m'a prié de lui rendre ce service, après sa mort. Comme c'était là la condition essentielle pour que je devienne son légataire universel, je me suis vu dans l'obligation d'entreprendre ce long et déplaisant voyage. Je vous serais donc reconnaissant de bien vouloir me confirmer la réception en mains propres.

Resté seul, j'ouvris la missive. Svalberg avait écrit: « Comme je suis absolument certain que vous me survivrez en excellente santé, je tiens à vous informer, avant qu'il ne soit trop tard, que votre défunte épouse n'agissait pas par égard pour votre haute bienveillance quand elle daigna vous préférer. Gracia, son enfant, était son seul souci et ce fut le motif qui dicta son choix. Elle ne voulait pas la priver de bonheur dans sa jeunesse. Ce n'est peut-être pas délicat de ma part de lâcher de telles bombes, même après ma mort; mais comme vous avez assisté à mes propres funérailles, je me permets, à mon tour, de vous tuer moralement. Dans l'univers, chaque mouvement est intimement lié à un autre, qui le précède. Michael de Svalberg. »

Le comte s'arrêta. Après quelques instants, il reprit:

— Il ne se trompait pas. Cette révélation m'a coûté la vie.



Un restaurant de Berlin, bien connu des Allemands et renommé à l'étranger. La salle du 1^{er} étage présente la remarquable décoration romantique de sa fondation. Des vitrines anciennes offrent au regard de magnifiques porcelaines de la manufacture que fonda Frédéric le Grand.

KRANZLER

Savez-vous qu'il y a près d'un siècle qu'on désigne ainsi l'angle de Friedrichstrasse et des Tilleuls? L'ouest de Berlin a maintenant son coin de chez Kranzler, car



La pâtisserie Kranzler vous offre la plus grande et la

plus belle terrasse de l'ouest de Berlin. Elle sera le

centre le plus attrayant du Kurfürstendamm cosmopolite.

Signal



**Ce n'est
qu'un petit fauve;
mais . . .**

prenez garde de ne pas le taquiner
trop longtemps, sinon il serait
prudent de mettre tout au
moins vos cheveux hors de
ses griffes

Cliché Pabel